

CONFÉRENCES  
DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE INTERNATIONALE DE 1889.

LES TRAVAUX  
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES  
DANS L'ILE DE DÉLOS,

PAR

M. TH. HOMOLLE,  
PROFESSEUR SUPPLÉANT AU COLLÈGE DE FRANCE.

30 JUIN 1889.



PARIS.  
IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC XC.



146970

LES TRAVAUX  
DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES  
DANS L'ÎLE DE DÉLOS.

---

MESDAMES ET MESSIEURS,

L'enseignement des antiquités grecques ne se donne pas d'ordinaire en une aussi vaste salle ni devant une aussi nombreuse assemblée : c'est autour d'une table, en compagnie de quelques étudiants ou de rares amateurs, qu'un érudit a l'habitude d'examiner les problèmes archéologiques. Je suis donc assez mal préparé pour prendre ici la parole et je regretterais d'avoir trop légèrement promis la conférence, qu'on m'a fait l'honneur de me demander, si je ne croyais pouvoir compter sur votre bienveillance et si je ne me sentais soutenu par votre sympathie.

I

Lorsqu'on se rend de Marseille à Smyrne, on aperçoit, quelques heures après avoir doublé le cap Malée, une grande île rocheuse, aux côtes arides et escarpées, mais pittoresques et chaudement colorées, c'est Syra. En approchant, on y distingue comme deux villes, l'une attachée aux flancs d'une colline en pain de sucre, l'autre qui s'étend au bord de la mer autour d'une belle rade et s'étage sur les pentes plus douces des premières hauteurs. Bientôt, on peut compter les hauts tuyaux des fabriques et les mâts des vaisseaux; on entend grandir le bruit des ateliers et les cris du marché; puis,

entrant dans le port, on s'y trouve au milieu d'une flotte de voiliers grecs et de vapeurs qui portent tous les pavillons européens. Les steamers des Messageries maritimes, ceux de la compagnie Fraissinet, du Lloyd autrichien, du Khédivieh y touchent régulièrement; l'Ελληνική ατμοπλοϊκή εταιρία en fait rayonner ses services dans tout l'Archipel; elle y a placé ses bureaux et ses chantiers; quant aux bâtiments anglais, ils abondent naturellement comme dans tous les ports du monde, et les charbonniers se succèdent sans relâche, pour suffire aux besoins de l'industrie et de la navigation; Russes, Allemands, Turcs et Italiens se rencontrent et se croisent. Syra est, en effet, comme le carrefour de toutes les voies maritimes de la Méditerranée orientale, le nœud de la navigation, l'entrepôt du commerce dans l'Archipel.

Continuons notre voyage et nous passerons, au bout de trois quarts d'heure environ, devant une ville ou plutôt un gros village, que désignent au loin le blanc clocher d'une église et la longue file des bâtiments qui se développent sur ses ailes; nous sommes en vue de Tinos et de la très sainte Évangélistria. Tout Grec s'incline devant le sanctuaire; tout matelot, au passage, multiplie les signes de croix, en l'honneur de la Panaghia..., quitte à l'injurier un moment après, si le vent tombe ou vient à tourner. J'avais pour batelier un certain Constantis, excellent marin, fort honnête homme et tout dévoué, mais un peu rude à la sainte Vierge comme à ses semblables, passablement esprit fort et beaucoup plus prodigue à l'ordinaire de gros mots que d'*Ave*. Mais il advint qu'un jour de gros temps, la tempête, les courants, peut-être bien aussi quelque fausse manœuvre, nous jetèrent sur un rocher; la foi pour lors lui revint tout à coup, et, se tournant vers Tinos, il se signa fort dévotement et marmotta tout bas des paroles qui ressemblaient à une prière ou à un vœu. A quelques jours de là, en effet, comme nous touchions à Tinos, je l'observai du coin de l'œil et je le vis brûler son cierge, tout comme un autre. La Panaghia n'a point d'incrédules. Aussi faut-il voir Tinos, aux jours des grandes pané-

gyries, aux fêtes de mars ou du 15/27 août : le port est bondé de caïques, barques, felouques, bateaux de toutes tailles, de toutes formes, de toutes couleurs; la ville regorge de monde; toutes les maisons sont remplies d'hôtes, et, dans les dépendances du temple, comme en une auberge, s'entasse pêle-mêle la foule bigarrée des pèlerins, adorateurs venus de toutes les îles, de tous les rivages de la mer Égée; et chacun prie, et chacun croit, et tous attendent avec confiance les miracles sans cesse renouvelés. Tinos est le centre religieux des Cyclades et l'un des foyers les plus ardents de la dévotion hellénique.

Les rôles que se partagent aujourd'hui Tinos et Syra, une île voisine, plus petite et plus pauvre encore, Délos les cumula dans l'antiquité : elle fut à la fois et le lieu saint pour les pèlerins et l'entrepôt pour les marchands du monde grec.

Délos disputait à Delphes l'honneur d'avoir donné à la Grèce la religion apollinienne, et c'est dire assez pour sa gloire; car l'avènement de cette croyance et de ce culte n'est guère dans l'histoire de l'humanité une moindre révolution que l'avènement du christianisme. En ce dieu d'ordre, de lumière et de beauté, les Hellènes prirent pour la première fois pleine conscience d'eux-mêmes, et la civilisation hellénique, à qui nous devons tant, ne commence qu'avec Apollon.

Délos avait accueilli l'infortunée Latone et, bravant la colère de Héra, donné asile aux dieux naissants, Artémis et Apollon. Le dieu récompensa dignement sa fidèle servante : Délos reçut tout d'Apollon, la gloire, la richesse et la puissance.

Elle ne se distingue pas des îles ses sœurs par la grâce ou la majesté des contours : la montagne du Cynthe, qui la domine, est moins élevée que la plupart des sommets environnants et, sauf du côté de l'Ouest, où elle se dresse fièrement, elle semble basse et comme aplatie. Cependant les poètes ont à l'envi célébré la beauté de l'île sainte, ils l'ont chantée jusqu'à la satiété; grâce à eux, elle brille encore pour nous d'un admirable éclat.

Très petite, l'île n'est en vérité qu'un rocher, et les anciens l'avaient surnommée « la pierreuse »; elle ne peut point porter et moins encore nourrir une abondante population. Pauvres sont souvent les terres d'élection de la religion et de la pensée, comme si les idées aimaient à germer sur les sols rebelles à toute autre culture. Délos n'avait pour elle que sa situation centrale et son port, ou plutôt ce long chenal abrité qui la sépare de Rhénée; encore de tels avantages pouvaient-ils se rencontrer ailleurs et à proximité; mais, pour avoir adopté Apollon, Délos tint dans l'histoire économique et politique de l'antiquité une place égale à l'importance de son rôle religieux.

Partout où les hommes s'assemblent, des relations commerciales ne tardent pas à se nouer; les fêtes patronales engendrent les foires, et les intérêts humains savent profiter de la dévotion même. Chaque année, au premier printemps, Délos voyait affluer sur ses rives de pieuses ambassades; mais les bateaux qui les portaient ne contenaient pas seulement les prêtres, les théores, les chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, les victimes et les offrandes; ils étaient aussi chargés de marchandises, et, les affaires du dieu faites, chacun songeait aux siennes. Nul endroit d'ailleurs n'était plus propice au négoce, car la guerre était à jamais bannie de ces bords consacrés et inviolables. Ainsi les choses se passaient déjà du temps de l'hymne homérique; ainsi l'on a pu dire que, durant la guerre du Péloponnèse, la prospérité de Délos inquiétait Athènes. Au temps de Callimaque, c'est le poète lui-même qui le dit, aucun marin, aucun marchand ne passait devant l'île, qui ne s'arrêtât sur ses rivages pour prier et pour trafiquer. Au <sup>ii</sup>e siècle avant Jésus-Christ enfin, l'île supplante Rhodes et remplace Corinthe; son temple et son marché deviennent, pour un demi-siècle, le rendez-vous de tous les Grecs ou, pour mieux dire, de tous les peuples méditerranéens.

La religion était dans les États grecs le lien ordinaire et sûr des associations politiques. De temps immémorial, le culte d'Apollon

avait groupé autour de Délos, en une amphictyonie, les adorateurs de ce dieu, et particulièrement les insulaires de la mer Égée. Au foyer de Délos ils allumaient le leur; aux fêtes de Délos ils réservaient toutes les pompes de leur culte et toutes les ardeurs de leur foi; dans son temple ils s'assemblaient et gardaient leur commun trésor. Délos jouissait d'un incomparable prestige, pour avoir donné naissance au dieu de tous, et c'était une opinion reçue que l'empire des mers ne pouvait être exercé que par Délos, ou en son nom; or tenir la mer, c'est être maître de la Grèce. Ainsi sans marine, sans armée, ce misérable îlot devenait une véritable puissance politique dont on recherchait l'amitié, une grande force morale dont chacun invoquait l'autorité.

Politique, commerce, religion, tout se tenait; tout prospéra et tout périt ensemble. Quand Mithridate eut mis l'île à sac; lorsque Rome et l'Orient, réunis par des services directs de navigation, eurent supprimé l'escale intermédiaire, le port se vida, personne n'eut plus égard à Délos, et l'on s'aperçut bientôt même que l'on avait trop chanté ses dieux :

*Cui non dictus Hylas puer, et Latonia Delos?*

## II

Cette revue rapide de l'histoire de Délos ne m'a pas paru inutile, Mesdames et Messieurs, pour vous indiquer le caractère propre de cet État, vous faire comprendre le rôle qu'il a joué dans l'antiquité et justifier la place qu'il a toujours tenue dans les études des archéologues.

Deux mots résument cette histoire : la religion et le commerce; deux monuments en sont comme le symbole : le temple et le port. Dans ce temple, dans ce port, les peuples les plus divers se sont de tout temps rencontrés; la foi, l'ambition, l'intérêt des nations orientales n'ont cessé de s'y jouer et de s'y combattre. Ajoutez

enfin que, pour embellir cette histoire, la poésie s'est plu à la parer de ses plus radieuses légendes, comme le soleil, à son lever et à son coucher, enveloppe tour à tour l'île sainte dans un rayonnement d'or et de pourpre.

Vous imaginerez sans peine après cela comment Délos n'a cessé d'exercer sur les voyageurs, les lettrés, les érudits et les poètes un irrésistible attrait. Depuis le jour où le mot « antiquité » a réveillé un souvenir et une foi, depuis Bondelmonte jusqu'à nous, tous y ont fait leur pèlerinage, en visiteurs émus ou en explorateurs curieux. Chaque pays a eu ses représentants : l'Italie, Bondelmonte et Cyriaque d'Ancône; l'Angleterre, les émissaires du comte d'Arun-  
del, puis Wheler, Stuart et Revett, enfin Leake, que l'on rencontre partout en Orient; l'Allemagne, Ross, Ulrichs, Fiedler; mais la France, depuis le xvii<sup>e</sup> siècle, semble avoir voué à cette île un culte particulier. Spon, d'abord, l'a décrite avec son savoir un peu pédantesque; puis l'honnête Tournefort, appliquant à l'étude des ruines ses qualités d'observateur et de naturaliste, donna, sans être archéologue, la notice la plus exacte et la carte la plus utile que nous ayons de Délos. Au xviii<sup>e</sup> siècle, l'architecte Le Roy fait le premier relevé et tente la première restauration du temple d'Apol-  
lon. Je passe et Choiseul Gouffier et bien d'autres, pour arriver à Blouet. Permettez-moi, Messieurs, de saluer en passant ce nom de Blouet que, par une ingratitude trop commune envers nous-mêmes, nous n'honorons pas assez dans ce pays. La partie archéo-  
logique de l'expédition de Morée est son œuvre, et c'est un des titres de gloire de notre École des Beaux-Arts; la découverte du temple d'Olympie, dont nous avons au Louvre les premiers, mais hélas! uniques trophées, fut exécutée par lui et en quelques se-  
maines seulement; la restauration qu'il a donnée de cet édifice de-  
meure intacte après quarante années d'études et un déblaiement complet. Blouet a exploré Délos comme le reste de la Grèce, c'est-  
à-dire avec un soin parfait; il a su tout voir et beaucoup deviner. Quant à l'École française, toutes les générations qui y ont passé

# ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

Extrait des *Bulletins de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques*.  
Séance du 4 juillet 1921, n° 7, pp. 333-350.

## L'Aurige de Delphes,

par TH. HOMOLLE, associé de l'Académie.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Je vous remercie pour les cordiales et flatteuses paroles de bienvenue par lesquelles vous m'accueillez au nom de vos confrères. Les maîtres qui siègent ici n'honorent pas seulement ce noble pays par la science et le talent; ils ont montré, à des heures tragiques, que l'âme du savant se hausse naturellement à l'héroïsme; je ne puis sans une respectueuse émotion être admis auprès d'eux dans ce Palais des Sciences, des Lettres et des Arts, que son caractère sacré n'a point défendu des outrages de l'envahisseur.

En me conviant à prendre part à vos travaux, vous m'accordez une faveur dont je sens à la fois l'honneur et le péril; je m'efforcerais de ne vous point trop décevoir.

L'Aurige de Delphes n'a plus l'attrait de l'inédit; mais sa beauté le classe au rang des chefs-d'œuvre qui gardent une fraîcheur toujours nouvelle et qui sont pour l'humanité comme un perpétuel bienfait. Il a suscité, depuis vingt ans, une copieuse littérature <sup>(1)</sup>; mais tout cependant n'a peut-être pas été dit sur

(1) On trouvera la bibliographie antérieure à l'année 1910 dans l'*American Journal of Archaeology*, XII (1908), pp. 198 et suiv. (O.-M. Washburn); KÉRAMOPOULLOS, *Ath. Mitth.*, XXXIV (1909), p. 59; HIRTZIG-BLÜMNER, *Pausanias*, III (1910), pp. 718 et 719; — jusqu'en 1913, dans le *Jahrbuch* de l'Inst. arch. de Berlin, XXVIII (1913), pp. 52 et 53 (A. Frickenhaus). Ajouter de LAUNAY, *Rev. arch.*, 1913<sup>1</sup>, pp. 383-388; E. BOURGUET, *Les ruines de Delphes* (1914), pp. 185, 226-242 et 254, fig. 72, 74, 75 et 77; J. SIX, *Jahrbuch*, XXX (1915), pp. 74 et suiv.; *Dittenberger Sylloge*<sup>5</sup>, n° 35 D; E. LOEWY, *Scult. greca* (1920), pp. 20 et 21, fig. 40; FRED. POULSEN, *Delphi* (trad. angl., 1920), pp. 221-238, fig. 401-404.



cette admirable statue. Aussi bien, se recommande-t-elle à mes préférences, et elle méritera les vôtres, j'en suis persuadé, par une raison du cœur, le souvenir de Jean de Mot. Il était mon élève en Grèce vers le temps où elle fut découverte; il la photographia lui-même des premiers; il l'a publiée dans le *Bulletin des Musées royaux de Belgique* <sup>(1)</sup>. Membre associé de l'École française d'Athènes, il préludait alors par la camaraderie des fouilles à la camaraderie des champs de bataille; elles l'ont fait toutes deux nôtre, presque autant qu'il est vôtre. J'aime à placer mon sujet et moi-même sous l'invocation de l'ami, de l'érudite et du vaillant, dont nous partageons avec vous le regret et la fierté.

Les photographies exposées sur le tableau vous présentent sous divers aspects l'ensemble et les détails de la statue <sup>(2)</sup>. Les mérites esthétiques de l'ouvrage et la rare perfection technique de l'exécution ont été universellement loués; ce n'est pas à des yeux exercés comme les vôtres qu'il peut être besoin de les souligner. Ces images doivent être plutôt considérées comme les pièces d'un procès archéologique, que je voudrais instruire et gagner devant vous.

La première représente le coin du chantier où, entre le temple d'Apollon et le théâtre, à droite de la chambre qui contenait la fameuse *Chasse d'Alexandre*, la statue fut découverte <sup>(3)</sup>: on la voit émerger du sol, les pieds devant. L'aspect pittoresque et amusant de la photographie ne doit pas vous en dissimuler la valeur documentaire et la portée scientifique: elle montre,

<sup>(1)</sup> *Bull. des Musées royaux des arts décor. et industr.*, 1901, pp. 20-22, fig. en pleine page, p. 22 (tête de  $\frac{3}{4}$ ).

<sup>(2)</sup> *Comptes rendus de l'Acad. des Inscriptions*, 1896, pl. I-IV; *Monum. et Mém. Piot*, IV, 1897-1898, pp. 169-208, fig. 1-8, pl. XV et XVI; *Fouilles de Delphes*, IV, pl. XLIX et L.

<sup>(3)</sup> Vue prise le 28 avril 1896, publiée dans le *Tour du Monde* du 25 juillet 1896, p. 237. Cf. BOURGUET, *o. c.*, p. 239, fig. 77.

réunis côte à côte, déblayés à la même heure, inséparables dans nos études comme dans la terre, la statue et sa base, le personnage et l'inscription, qui est, pour ainsi dire, son acte d'état civil.

Autour de l'homme, qui tenait encore en sa main droite les rênes d'un attelage, gisaient dans un très étroit périmètre, ont été trouvés à de très courts intervalles <sup>(1)</sup>, les accessoires, tous de bronze comme lui, de même style et de même patine, que vous voyez ici groupés : timon, joug, débris de rênes, restes d'un char et pièces de harnachement ; jambes et queue de cheval, débris d'un attelage ; bras gauche d'un enfant, dont la main serre l'extrémité d'une courroie.

La simultanéité des trouvailles, la relation logique des divers fragments, l'unité du style montrent que ce sont parties d'un ensemble unique, le groupe commémoratif d'une victoire remportée dans la course des chars. La figure est celle du cocher vainqueur : il se dressait sur le char, rênes en mains, la tête ceinte d'un bandeau, dans l'attitude et sous le costume habituels des professionnels de l'hippodrome. Le char, à en juger par les dimensions de la base, était un quadrigé. L'enfant, dont un bras seul subsiste, était debout à terre sur le côté des chevaux, les tenant en main ; ou bien, monté sur un cheval, il paraissait auprès du char. Tels la peinture et la sculpture antiques nous montrent de jeunes garçons occupés à tenir ou à harnacher des chevaux, ou de petits cavaliers défilant ; tels, dans l'*ex-voto* de Hiéron à Olympie, Pausanias décrit des cavaliers accompagnant un cocher, pour rappeler la double victoire du cheval monté et des chevaux attelés <sup>(2)</sup>.

La date du groupe de Delphes se déduit des données chronologiques concordantes de la plastique et de l'épigraphie,

<sup>(1)</sup> Les découvertes se poursuivirent du 28 avril au 8 mai, sous les fondations de la maison du « bakal » Counoupis ; elles se répartissent dans l'inventaire entre les nos 3484 et 3618.

<sup>(2)</sup> PAUSANIAS, VI, 12, 4 ; VIII, 42, 9.

traces persistantes, mais atténuées, d'archaïsme dans une œuvre d'ailleurs merveilleusement avancée, dans une inscription d'une gravure excellente <sup>(1)</sup>, qui assignent le monument au premier tiers du V<sup>e</sup> siècle.

L'auteur de la dédicace porte le nom de Polyzalos; il était de pays dorien, d'après le dialecte de l'inscription et l'orthographe même de son nom. La forme exceptionnelle de l'épsilon, qui a quatre barres, ne nous est actuellement connue qu'en Phrygie, en Argolide, Bœotie, Locride Ozole et dans la ville de Géla <sup>(2)</sup>. A la date et dans les conditions indiquées, on ne peut choisir que celle-ci. A Géla régnait Pantarès <sup>(3)</sup>, l'auteur d'une dédicace qui présente l'épsilon à quatre barres, et où il se dit lui-même Γελωζῆος. A Géla régnèrent, après lui, Gélon et Hiéron, fameux par leur richesse, leurs écuries de courses, leurs exploits sportifs, leurs somptueuses offrandes de Delphes et d'Olympie, et qui avaient un frère cadet nommé Polyzalos.

Tout irait à souhait sans les lacunes et les altérations du texte, vengeance trop commune de la Némésis archéologique, et que sa malignité a fait tomber, comme d'ordinaire, sur les points essentiels : le nom de Polyzalos est gravé en surcharge et dans une écriture différente du fond premier de l'inscription; toute la moitié gauche a disparu, et, dans la moitié de droite, une ligne sur deux; la première est martelée, la seconde ne contient qu'un appel banal à la faveur d'Apollon.

Il y eut donc deux rédactions successives de la dédicace, soit que le donateur ait, pour des raisons qui nous échappent, modifié la formule première; soit qu'un nom ait été surajouté ou substitué à celui du donateur primitif, pour partager avec lui

<sup>(1)</sup> L'inscription est reproduite en photographie dans les *Comptes rendus* de 1896, pl. III. Comparer les fac-similés de WASHBURN et KÉRAMOPOULLOS, dont il sera question ci-dessous, pp. 8 et 11.

<sup>(2)</sup> Ce sont les seules indications fournies par les tableaux des alphabets archaïques de LARFELD, *Griech. Epigr.*, pl. III.

<sup>(3)</sup> ROEHL, *IGA*, n. 512 A.

l'honneur de la dédicace ou pour le lui ravir. Les exemples de tels changements ne manquent pas dans l'épigraphie. Ainsi fut modifiée partiellement, pour y spécifier le nom du donateur, la dédicace du pugiliste Euthymos, à Olympie <sup>(1)</sup>. Ainsi, à Olympie encore, nous savons par Pausanias que Deinoménès, fils de Hiéron, avait uni son nom au nom de son père, dans la dédicace d'une offrande que celui-ci avait vouée à l'occasion de son grand prix d'Olympie, mais qu'il n'avait pu consacrer de son vivant <sup>(2)</sup>.

Ce rôle secondaire et postérieur paraît avoir été celui de Polyzalos, qui n'est connu ni comme olympionique ou pythionique, ni comme tyran en titre; il est conforme à ce que nous savons des relations particulièrement intimes et affectueuses de Gélon et de Polyzalos.

On peut donc admettre que, dans sa forme originelle, le premier vers de la dédicace, celui qui a été martelé, portait le nom du donateur primitif, Gélon, qui fut tyran de Géla, puis de Syracuse; que ce vers fut ensuite refait et la ligne effacée, pour y introduire le nom de Polyzalos. Quant au second vers, il n'eut pas à subir de changement, les deux frères étant, l'un comme l'autre, fils de Deinoménès et dévôts d'Apollon :

[Ἡιὸς Δεινομένους, τ]ὸν ἄεξ' εὐόνομα Ἄπολλ[λον.

Telle est l'hypothèse que j'admis <sup>(3)</sup> et eus la bonne fortune de voir accepter presque unanimement dès 1897; je la désignerai, pour la commodité de la discussion, par le nom d'*hypothèse gélonienne*. Sans me dissimuler ce qu'elle impliquait de conjectures, elle me paraissait liée par une trame solide de concor-

<sup>(1)</sup> IGA, 388.

<sup>(2)</sup> PAUSANIAS, VIII, 42, 9.

<sup>(3)</sup> Ma première hypothèse avait été en faveur de Hiéron (télégr. du 11 mai à l'Académie des Inscr., *Comptes rendus*, 1896, p. 178); mais, dans le mémoire du 5 juin (*ibid.*, pp. 378-382), mes préférences pour Gélon s'annoncent; elles se fixent définitivement dans les *Monuments Piot*, IV, pp. 173-177.

dances multiples, variées et en quelque sorte nécessaires. La confiance qu'elle m'inspirait était si ferme qu'elle a tenu bon contre les critiques et qu'elle a pu dédaigner des attaques moins courtoises, attendant la décision, d'où seulement elle pouvait venir, du déchiffrement espéré et prévu de l'inscription palimpseste <sup>(1)</sup>.

Il tarda douze années et aboutit seulement en deux étapes : 1905 et 1909. Tout ce temps-là, le champ demeura libre pour une véritable mêlée archéologique, et l'on y vit descendre tout ce que l'archéologie comptait de plus considérable. Veuillez me permettre de résumer les vicissitudes de la bataille ; on en peut tirer quelques enseignements de méthode {

A l'hypothèse égéonienne s'opposa presque aussitôt l'hypothèse cyrénéenne de M. Svoronos <sup>(2)</sup>. A quoi bon, disait-il, tant de peines pour restituer et interpréter un monument décrit tout au long, tout au clair, par Pausanias, au livre X, chap. 45 et parag. 6. Rien n'y manque ; nos personnages y retrouvent et leurs noms et leurs rôles. Le char dédié par les Cyrénéens avait pour *ἡγίολχος* la déesse Cyréné ; à elle le bras juvénile et gracieux dont la main tient une courroie. Battos, le roi fondateur de Cyrène, était debout sur le char ; notre aurige est son portrait fidèle, reconnaissable au diadème du souverain et du vainqueur, bien mieux encore à ce que les passeports désignent par le terme de *signe particulier*, la dissymétrie du visage, stigmaté d'une hémiplegie, qui elle-même était la cause de son célèbre bégaiement. Arcésilas, vainqueur à la course de 466, s'est représenté sous les traits, symboliquement libyens, — lèvres lippues, — de l'auteur de sa race. L'inscription n'a pas davantage de mystère : Arcésilas avait consacré le monument à sa gloire ; mais il fut chassé

<sup>(1)</sup> *Comptes rendus*, 1896, p. 378, n. 1.

<sup>(2)</sup> Communication au *Σύλλογος Παρνασσός*, le 4 février 1897 ; *Berlin. Phil. Woch.*, 1905, col. 1549 ; *das Athener nat. Mus.*, (1908), pp. 431 et suiv. — *B. C. II.*, 1897, pp. 582 et 583.

par le peuple, qui effaça son nom de la dédicace et y substitua celui de son propre chef. Ce chef, c'est le philosophe cyrénéen Polyzalos, bien désigné comme un farouche révolutionnaire par son surnom d'ἀγέλαστος, comme magistrat monétaire, par les deux lettres Ηο sur une monnaie de Cyrène.

La critique était rude; fondée, elle eût été mortifiante, car elle imputait aux fouilleurs de Delphes une impardonnable ignorance ou une singulière incompréhension du guide officiel de Delphes; mais le subtil interprète de Pausanias n'avait pas pris garde de se mettre d'accord sur tous les points avec le texte dont il se prévalait. Je citerai deux exemples seulement, renvoyant pour la critique générale à la séance du 11 février 1897 de l'Institut de correspondance hellénique : 1° emplacement du temple; il y a entre l'endroit où Pausanias localise le quadriges des Cyrénéens et celui où fut trouvé l'Aurige une distance de près de cinquante mètres et l'obstacle d'un mur épais et élevé; 2° sexe du conducteur du char, déesse Cyréné, d'après Pausanias, qui la qualifie d'ἡνίοχος; personnage masculin, d'après les découvertes de Delphes, suffisamment désigné comme ἡνίοχος par son costume, son attitude, les rênes demeurées en sa main, et, s'il fallait encore un autre argument, les lettres HNI que M. Contoléon a déchiffrées sur la hanche de la statue, dans un pli du vêtement (1).

Ces contradictions, outre plusieurs autres et le caractère aventureux des conjectures empruntées à la philologie, la numismatique, la psychologie, l'ethnographie et la pathologie, disqualifièrent alors Arcésilas; et Gélon-Polyzalos put se considérer jusqu'en 1905, avec un assentiment quasi unanime, comme maître de la carrière.

Pendant l'archéologue américain O. Washburn abordait et réussissait en partie le déchiffrement des lettres effacées de la

(1) KÉRAMOPOULLOS, *Ath. Mitt.*, 1909, p. 61, après examen personnel, déclare le graffite antique. BOURGUET, *o. c.*, p. 228, n° 1, invoque la même inscription; et aussi POULSEN, *o. c.*, p. 226.

primitive inscription <sup>(1)</sup>; mais, loin de confirmer, comme on l'avait espéré, la victoire de Gélon, les traces réapparues qu'on lisait : Ὀλας ἀνέ[θεξε], lui suscitèrent immédiatement deux concurrents : Arcésilas de Cyrène, le rival qu'on croyait évincé et qui allait rentrer fièrement sur la piste, et un prétendant nouveau, Anaxilas de Rhégion.

L'hypothèse rhéginienne ou messinienne <sup>(2)</sup> fut, presque dès son apparition, condamnée sans réserve et sans retour. [Anax]ilas, le fameux tyran de Rhégion et de Messine, dont M. v. Duhn <sup>(3)</sup> était le parrain, ne put, si j'ose ainsi dire, se tenir sur ses pieds, Ἀναξιλάας étant, comme il appert <sup>(3)</sup> incapable de prendre place dans un hexamètre dactylique.

Bien autrement redoutable apparut Arcésilas IV <sup>(3)</sup>, sous la forme nouvelle de la *seconde hypothèse cyrénécienne*. Ce roi, qui avait été au début imprudemment lancé par M. Svoronos, fut en effet couronné dans l'hippodrome de Delphes, en 466, et Pindare a célébré son triomphe dans les IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> Pythiques; il gagna ensuite le prix des chars à Olympie en 460. La sédition qui mit fin à son règne et à la dynastie des Battiades explique comment son nom fut rayé et remplacé par le nom du dèmos de Cyrène, celui qu'a lu et copié Pausanias dans la dédicace rectifiée. Les dates sont d'accord avec le style de l'œuvre et l'écriture de l'inscription. L'épsilon à quatre barres manque sans doute dans l'alphabet de Cyrène, comme dans celui de Théra; mais il se rencontre par delà dans la Béotie, origine lointaine et première de la famille de Battos. Quant au mot πολύζαλος, rien n'oblige à y reconnaître le nom d'un personnage, qui est gênant; ce peut n'être et ce n'est en effet qu'un adjectif à la louange d'Arcésilas, ou du δᾶμος de Cyrène, qui lui succéda.

(1) Berlin. Phil. Woch., 1903, col. 1358-1360; Am. Journ. of Arch., 1906, pp. 451-453; 1908, pp. 498 et suiv.

(2) V. DUHN; Ath. Mitt., XXXI (1906), pp. 421-429.

(3) WASHBURN, Am. Journ. of Arch., 1908, pp. 498 et suiv.; G. ROBERT, Götting. Nachr., 1907, pp. 258-262; cf. Pausan. als Schriftst., pp. 62 et 63.

Arcésilas, sur le char commémoratif de sa victoire, a fort bien pu placer, au lieu de sa propre image, celle de Battos, son illustre ancêtre. Le peuple, qui chassa un tyran détesté, conserva son culte au héros fondateur. Pausanias n'avance donc rien d'in vraisemblable en désignant Battos au lieu d'Arcésilas comme le maître du char; il est plutôt d'accord avec la logique. Bien mieux, il semble n'avoir fait que paraphraser une épigramme, dont MM. Washburn et C. Robert pensent retrouver dans sa prose les éléments épars et à peine transformés; ils en ont composé quatre vers que, moyennant quelques variantes, ils ont adaptés aux phases successives de l'histoire de Cyrène et aux vicissitudes corrélatives du monument de Delphes.

Tout céda devant la captieuse ingéniosité de ces raisonnements spécieux; il sembla que la vérité venait de se révéler <sup>(1)</sup>. On la salua avec une sorte d'enthousiasme; on l'admit avec une presque unanimité, tout au plus, çà et là, sous bénéfique de partielles et timides réserves: Altmann, Amelung, Furtwängler, Köpp, Lechat, S. Reinach, Studniczka...

Ce beau système recérait cependant des faiblesses, qui n'échappèrent pas à tous les yeux. L'épigraphie d'abord: cette épigramme en quatre vers, distribués deux par deux, côte à côte en deux colonnes, n'est pas dans les usages; elle ne s'agence pas avec la disposition de la base. La construction des vers est laborieuse, mal liée; la forme prosaïque et lourde. L'escamotage du nom propre Polyzalos est vraiment un trop commode tour de passe-passe; l'emploi qui est fait du mot, comme adjectif, est gauche, et la signification qu'on lui prête détournée du sens usuel et naturel. La formule  $\delta\tilde{\alpha}\mu\omicron\varsigma$  Κυράνας, qui n'est pas conforme au protocole ordinaire, a trop visiblement été substituée, pour

(1) FRICKENHAUS, *Jahrb.*, 1913, p. 52, n. 2, qualifie de *ganz erstaunlich* la soudaineté et l'universalité du succès. On y trouvera la liste des adhérents, avec les renvois aux articles; cf. aussi KÉRAMOPOULLOS, p. 59, n. 4.

les nécessités du mètre, à la formule courante et correcte : δᾶμος Κυραννείων, ou au simple ethnique Κυρανναῖοι, que reproduit Pausanias.

Le monument ensuite : que de transformations ne faut-il pas imposer aux personnages pour concilier le témoignage de Pausanias avec les découvertes ! Remplacer Arcésilas par Battos, l'un et l'autre par le peuple de Cyrène ; changer le roi Battos-Arcésilas en cocher et ce cocher en déesse, sous le nom de Cyréné ! Ces travestissements n'ont rien cependant dont s'offusque M. C. Robert ; toute la faute est à Pausanias : — on l'a habitué en Allemagne à ce sans-gêne, toutes les fois qu'il se montre indocile à une hypothèse. — C'est lui qui, avec sa légèreté ordinaire, a pris pour un vêtement de femme le long chiton du cocher ; il n'a même pas aperçu le duvet naissant de la barbe bouclée sur les joues de sa déesse ! Vraiment, c'est, de la part du critique des *Archäologische Märchen*, nous demander pour une trop fantaisiste légende un trop rude effort de crédulité <sup>(1)</sup>.

De telles objections ébranlèrent la foi de Furtwängler dans l'hypothèse cyrénéenne ; elles décidèrent M. Pomtow à en proposer une autre, l'*hypothèse syracusaine* <sup>(2)</sup>. Dans un de ces mémoires surabondants, où il dit tout à propos de tout et se plaît à étaler une connaissance peu commune, mais présomptueuse, indiscreète et souvent sophistique des choses de Delphes, il refit à son tour l'histoire compliquée du quadrige litigieux : victoire de Hiéron en 470 et intervention de Polyzalos — réhabilité — dans la consécration de l'*ex-voto* de son frère, que facilitent et contrarient, tour à tour, les caprices d'une amitié tourmentée. C'était revenir avec Hiéron à l'interprétation que,

(1) La critique de l'hypothèse a été faite par Pomtow, Hitzig-Blümner, Petersen, Kéramopoulos, Frickenhaus, etc., et même, sur des points de détail, par quelques-uns de ceux qui l'adoptèrent temporairement (Furtwängler) ou y demeurèrent fidèles (Studniczka, Köpp, Amelung, etc.).

*Münch. Sitz. Ber.*, 1907, pp. 241-329, pl. I-V.

dans notre télégramme du 11 mai 1896, nous avions suggérée à la première heure et que par la suite nous abandonnâmes; mais cette rencontre ne nous valut pas les bonnes grâces de M. Pomtow. Avec la malveillance dont il n'a, depuis 1887, cessé de poursuivre l'École française d'Athènes, sans hésiter même devant la calomnie; avec une passion qui lui fit oublier jusqu'aux principes élémentaires de la critique et de la sincérité, il alla ramasser chez un petit épiciers, dix ans après la fouille, de ridicules racontars, pour arguer de faux notre témoignage certifié par le journal des fouilles, par une photographie prise le jour même de la découverte et publiée dès le 26 juillet 1896! (1). Des étrangers, plus équitables, ont fait justice de ces insinuations (2); on a aussi, en France et au dehors, combattu et réfuté sa thèse par des arguments valables, auxquels il suffit de renvoyer. Aussi bien, négliger, comme il le fait, la donnée essentielle et indiscutable introduite dans le problème delphique par Washburn, c'est se placer *ipso facto* hors de la discussion.

En complétant et corrigeant la lecture de l'archéologue américain, M. Kéramopoulos, éphore grec des antiquités, allait d'ailleurs, en 1909, donner à l'*Hypothèse gétonienne* une solide et définitive assiette (3). Son fac-similé de la dédicace, qui est ici reproduit (fig. 4), a été par moi contrôlé à plusieurs reprises



(1) Dans les *Beiträge*, il n'a pas rougi d'insinuer de perfides suspicions sur la bonne foi de MM. Foucart et Wescher, et même sur la probité de M. Haussoullier (pp. 3-12 et n.; 45, n. 2). — Pour l'Aurige, voir l'exposé complaisant des révélations du « bakal » Counoupis, *Münch. Sitz. Ber.*, pp. 248 et suiv. — Dans la *Sylloge* 5, n° 35 D, on se contente de nous supprimer.

(2) Entre autres, MM. Frickenhaus, Kéramopoulos, Poulsen (art. cités) et, chez nous, le brillant et courageux Adolphe-Joseph Reinach, déplorable victime de la guerre, *Rev. Arch.*, 1908<sup>2</sup>, pp. 476 et 477; BOURGUET, *o. c.*, pp. 239 et 240.

(3) KÉRAMOPOULLOS, *Ath. Mitt.*, 1909, pp. 33-60.

durant mon dernier séjour à Delphes, en 1912. Je doute, comme M. Sundwall (1), et pour les mêmes raisons, du gamma lunaire, dont la pointe est amorcée au-dessus du premier O; mais, où Washburn indiquait vaguement une haste verticale, qui fut attribuée à un iota et pouvait tout aussi bien l'être à divers autres caractères, on lit distinctement un epsilon à quatre branches. Les cinq lettres finales peuvent aussi être déclarées sûres. Des éléments ΕΛΑΣΑΝΕ..... ΑΝΑΣΣ, qui peuvent être tenus pour certains, on tire avec certitude aussi la fin d'un hexamètre : ἀνέ[θεκε .]ἀνάσσ[ον]. Comme le verbe ἀνάσσω demande un complément qui indique la région sur laquelle régnait le donateur; que ce complément doit être aussi rapproché que possible du verbe; qu'il ne peut être, d'après les exemples connus, qu'au datif ou au génitif, la seule interprétation plausible des lettres ΕΛΑΣ est le génitif de la ville de Γέλαι. La restitution est confirmée par l'emploi, sans doute répété dans la ligne (2), de l'epsilon gélonien à quatre barres; elle l'est en outre par l'empire que, durant sept années, le tyran Gélou exerça sur cette ville (3) et par le titre de Γελῶνός que, de 491 à 485, il adjoignit à son nom (4). On restituera donc comme suit, avec grande vraisemblance, la primitive dédicace :

[Νίκας μνᾶμα Γέλων με Γ]έλαις ἀνέ[θεκε Γ]ἀνάσσον  
 [Ἡυιὸς Δεινομένεως, τ]ὸν ἄεξ'εὐόνομα Ἀπολλ[λον].

(1) *Journ. intern. d'arch. numism.*, 1909, p. 233-235.

(2) Les diverses copies, y compris la mienne, en indiquent plusieurs comme très probables. Voir le fac-similé de ΚΕΡΑΜΟΠΟΥΛΛΟΣ, *o. c.*, p. 34-35.

(3) Sur la chronologie de Gélou, HÉRODOTE, VII, 154-157; et PAUSANIAS, VI, 9, 4, qui a commis quelques confusions. — ARISTOTE. *Polit.*, VIII, 12, p. 1315, lui attribue sept ans de règne sur Syracuse, d'accord en cela avec DIODORE, XI, 38, 7, qui lui compte sept années en l'Olympiade 75, 3, au moment de sa mort (485-478). — DENYS d'Halicarnasse place en l'Olympiade 72, 2, = 491, son établissement à Géla, VII, 4. (PAULY-WISSOWA au mot Gélou, col. 1007, 1012 et 1013.)

(4) PAUSANIAS, VI, 9, 4; *Sylloge* 2, n° 33.

Les mots *νίκη* et *μνῆμα* sont appliqués dans plusieurs dédicaces d'Olympie à des victoires agonistiques <sup>(1)</sup>. L'équilibre des lettres entre les ll. 1 et 2, qui, sans affecter la rigueur de la disposition *στοιχιζόν*, se balancent symétriquement, est pour la restitution une présomption favorable. L'allitération des mots *Γέλας* et *Γέλων* ne contrevient en rien, bien au contraire, aux habitudes poétiques du temps.

Ainsi nous revenons, par un long détour, mais par une voie sûre, à notre point de départ : l'attribution de la dédicace première à Gélon, de la seconde à son frère Polyzalos, prend la valeur d'un fait démontré.

Le titre de seigneur de Géla n'est attribué officiellement par les témoignages anciens qu'au seul Gélon; il fut porté par Gélon depuis 491, où il s'empara de la tyrannie aux dépens de ses pupilles, jusqu'en 485, où il fut appelé par les Syracusains, et semble s'être établi dans sa nouvelle capitale, en y transportant avec lui une partie de la population de Géla. C'est dans cet intervalle seulement que l'on devra chercher la date de la victoire qu'il remporta, de la commande du monument commémoratif, de la composition enfin de la dédicace, où il se fait appeler *Γέλας ἀνάστων*. On ne pourra hésiter qu'entre la victoire olympique qu'il remporta en 488 et dont il aurait simultanément consacré les trophées à Olympie et à Delphes, ou une victoire pythique de 486, qui, à la vérité, ne nous est attestée par aucun témoignage littéraire. Entre une simple réplique du quadrigé d'Olympie et le monument original, indépendant, d'un prix remporté à Delphes, on est toutefois plutôt attiré par la seconde hypothèse. On sait que les puissants aimaient à cumuler les honneurs de Delphes et ceux d'Olympie; rien ne le prouve mieux que l'alternance des couronnes recueillies par Hiéron sur chacun des deux hippodromes : deux fois, de part et d'autre,

(1) PAUSANIAS, VI, 7, 1; 3, 2; *Inscr., v. Olympia*, nos 156 et 172.

pour la course des chevaux, une fois pour la course des chars.

La seconde rédaction de la dédicace, où le titre de seigneur de Géla est supprimé, se placera logiquement après la révolution politique qui le rendit caduc. Elle est donc au plus tôt de 485.

L'intervention de Polyzalos n'a rien qui surprenne, étant donnée la particulière amitié qui existait entre lui et son frère. Reste seulement à en déterminer de la façon la plus plausible le temps et les motifs et à restituer avec vraisemblance et simplicité la formule nouvelle qui y répond.

De toutes celles qui ont été suggérées, je préférerais celle-ci :

[Μνήμα κασιγνήτου Π]ολύζαλος μ' ἀνέθηκε <sup>(1)</sup> H H

elle répond aux sentiments loyalistes et affectueux de Polyzalos, en rappelant le souvenir de son frère ; elle se tient aussi près que possible de la formule initiale supposée, en lui empruntant le mot *μνήμα* ; elle se modèle sur la dédicace de Deinoménès pour son père Hiéron.

Cette autre restitution, que je me risque à proposer :

[Μνήμα Γέλων ἔστασα, Π]ολύζαλος μ' ἀνέθηκε  
[Ἡυὸς Δεινομένους κτλ...,

réunit divers autres avantages } Elle désigne le frère vainqueur par son nom, ce qui n'était pas indifférent en raison des jalousies de famille ; elle définit avec exactitude la part de chacun des deux associés : érection par Gélon du monument élevé à sa propre victoire ; et pour Polyzalos l'honneur plus modeste de l'acte tout religieux de la consécration ; voilà pour le côté moral. Matériellement, elle répond lettre pour lettre à la longueur de la primi-

(1) SCHROEDER, *Jahrbuch*, 1902, *Arch. Anz.*, p. 12; cf. πατὸρ μνήμα Συρακοσίου, PAUSANIAS, VIII, 42, 9.

tive formule. Grammaticalement, l'alternance de la première personne ἔστασα et de la troisième ἀνέθιξε se justifie, entre autres exemples, par l'épigramme déjà citée d'Euthymos (1). Paléographiquement, l'emploi de l'ι voyelle, en si complet contraste avec la graphie archaïque du fond primitif dorien, trouve là encore sa justification. Ce texte prouve, en effet, que l'alphabet ionien avait cours dès le premier quart du V<sup>e</sup> siècle dans la Grande Grèce et la Sicile, où l'avaient importé les colons, artistes et artisans, fugitifs de l'Asie-Mineure et des îles. Il démontre aussi que les disparates d'écriture n'obligent pas à supposer deux dates éloignées l'une de l'autre pour les deux versions de la dédicace Gélon-Polyzalos (2).

L'année 485 ou une très voisine paraîtra tout à fait appropriée pour la seconde. Si l'on suppose, en effet, qu'au lendemain de l'abandon de Géla, Polyzalos ait consacré, au nom et en la place de Gélon, retenu à Syracuse, le quadrigé commandé par celui-ci après sa victoire de 486, sous le régime gélonien, il paraîtra naturel qu'il y ait supprimé la mention de ce régime périmé, d'autant plus que, au dire de quelques historiens, il aurait été alors fait remise de Géla à Hiéron et qu'il en eût pu résulter quelque confusion.

En ajournant jusqu'à 478, après la mort de Gélon, la consécration du quadrigé, il semblerait qu'on motivât encore mieux l'intervention de Polyzalos. Son cas serait alors tout à fait analogue à celui de Deinoménès consacrant, après la mort de son père Hiéron, l'offrande agonistique que celui-ci avait vouée

(1) ROEHL, *IGA*, 388. — Cf. pour ἔστασα l'épigramme de Kynisca, FRAZER, *Pausanias*, IV, p. 3.

(2) J'avais d'abord supposé entre les deux rédactions un intervalle assez long, en raison de considérations historiques et à cause de l'aspect relativement moderne de l'inscription de Polyzalos. (*Comptes rendus*, 1897, p. 382.) J'ai abandonné très vite des arguments trop compliqués et hypothétiques et me suis convaincu, par l'inscription d'Euthymos, qui fut vainqueur en 484, 476 et 472, que l'Η et le ⊙ n'avaient pas lieu de nous surprendre. (*Monuments Piot*, p. 182.)

et commandée. On peut toutefois trouver un peu long ce délai de plus de sept années; aussi bien ne voit-on pas en ce temps-là des raisons aussi opportunes et déterminantes d'effacer le souvenir de Gêla.

M. Frickenhaus a proposé et M. de Launay a soutenu et développé, après lui, une dernière hypothèse que l'on peut appeler *polyzélienne* <sup>(1)</sup> et par laquelle ils se sont flattés d'apporter la solution la plus simple, la plus claire et la plus certaine du problème. D'après eux, la dédicace sous sa double forme n'a qu'un seul auteur, ne célèbre qu'un seul héros : Polyzalos, qui aurait été vainqueur de la course et aurait régné sur Gêla à son heure. Les variations des formules n'ont pas d'autres causes que les chances diverses de la fortune politique et militaire de Polyzalos, les vicissitudes tourmentées de ses relations diplomatiques et familiales avec Hiéron. Ils en crurent trouver la trace dans les allusions vagues qu'ils relèvent chez les historiens et les scholiastes aux conflits et aux accommodements des héritiers de Gélon, à leurs crises d'humeur et jusqu'à leurs bulletins de santé. Il ne semble pas que les raisonnements, pour expliquer l'apparition, la disparition et la réapparition dans l'épigramme delphique de l'unique Polyzalos à éclipses, le cèdent beaucoup en complication et fantaisie aux hypothèses les plus hasardeuses qu'ils discutent et qu'ils rejettent à bon droit.

On s'attachera donc aux conclusions que nous avons proposées et croyons pouvoir tenir pour acquises et fermes; elles résolvent, dans toute la mesure du possible, les questions essentielles qui se posent au sujet de la découverte de Delphes : nature et date du monument; occasion et auteur de l'offrande; formes successives de la dédicace, motif, date et auteur de la transformation qu'elle a subie.

---

(1) *Jahrbuch*, XXVIII, (1913), pp. 52 et suiv.; *Rev. Arch.*, 1913<sup>2</sup>, pp. 383-388.

Reste le troublant et attrayant problème de l'attribution artistique d'une œuvre originale de cette exceptionnelle qualité.

Elle n'est point signée. Or les tyrans de Géla et de Syracuse ont employé, pour leurs offrandes de Delphes et d'Olympie, des Éginètes, Glaukias et Onatas, un Athénien, Calamis, des Ioniens tels que Bion de Milet et peut-être aussi Pythagoras de Samos, devenu par l'exil Pythagoras de Rhégion. Ils ont pu recourir encore aux maîtres d'autres écoles, de celle d'Argos, par exemple, qui en ce temps-là exécutaient les commandes des vainqueurs de Pytho ou d'Olympie. Entre tant d'artistes, dont, à défaut d'œuvres originales authentiques, le style et la manière ne nous sont connus que par les vagues témoignages des critiques anciens et par des informations de seconde main, se décider est difficile, et nos jugements sont d'autant plus incertains que la pénétration réciproque des ateliers, les échanges de procédés étaient plus fréquents, plus profonds et permettaient, sans dispartes la collaboration des artistes les plus qualifiés des écoles les mieux déterminées. Aussi avons-nous vu les archéologues les plus sagaces, les plus avertis et les plus délicats se partager ou même revenir sur les attributions qu'ils avaient eux-mêmes suggérées; nous n'avons pas plus que les autres échappé à ces déconcertantes mais inévitables variations.

Pour éviter les risques des appréciations subjectives, rien ne vaut que des indices matériels. Il en est un auquel jusqu'ici on n'a point eu égard {

On a depuis longtemps noté que, par la forme et la valeur des signes alphabétiques, la surcharge de Polyzalos suppose l'intervention d'une main ionienne. Le lambda  $\Lambda$  exclut l'Attique et la Béotie ( $\nabla$ ); le  $\odot$  pointé et non barré d'une croix  $\oplus$  n'est aussi précocement employé ni dans la Grèce continentale, ni dans la Grèce occidentale; l'H voyelle, plus caractéristique encore, est étranger à tous les alphabets des mêmes régions, à Athènes, comme à Égine, au Péloponèse et à la Sicile dorienne ou chalcidienne. On en a induit la nationalité ionienne du

lapicide; on a même voulu, abusivement à mon avis, en tirer argument pour celle de l'artiste (1).

Une marque d'ionisme plus significative, sinon déterminante et applicable, celle-là, au fondeur de la statue lui-même, c'est legraffite HNI tracé sur la hanche de l'Aurige. Il doit être interprété comme un repère pour le montage des différentes pièces du bronze; il n'a pu être gravé que sur les indications de l'artiste, dans l'atelier du fondeur, par un ouvrier d'origine ionienne. C'est donc parmi les émigrés de l'Ionie, qui avaient trouvé accueil, travail et rémunération dans les cours fastueuses de la Sicile, que l'on devra chercher l'auteur de l'Aurige. Est-ce Bion le Milésien, qui exécuta pour Gélon le trépied et la Niké d'or, trophée de la victoire d'Himéra (2)? Est-ce Pythagoras de Rhégion (3), auteur de maintes statues de vainqueurs aux jeux, et entre autres du char de Cratisthénès de Cyrène, qui travailla en Sicile et dans la Grande Grèce pour Delphes et pour Olympie? Il serait imprudent de choisir entre les noms; mais ce serait, semble-t-il, un excès de prudence que de ne pas se décider pour un atelier ionien de la Grande Grèce.

THÉOPHILE HOMOLLE.

(1) M. Kéramopoulos n'en paraît pas éloigné.

(2) *B. C. H.*, 1896, pp. 654-657 (Perdrizet); HOMOLLE, *Mélanges Weil*, p. 242; KÉRAMOPOULLOS, *Ath. Mitt.*, 1909, p. 40.

(3) LECHAT, *Pythagoras de Rhégion*, pp. 9-21; tableau III, p. 35.

se sont succédé à Délos : MM. Benoît et Terrier l'ont décrite; M. Le-  
bègue, le premier, l'a fouillée. Il en a commencé, en 1873, l'ex-  
ploration scientifique par la découverte du sanctuaire cynthien  
(fig. 1), l'un des monuments les plus vénérables de la Grèce pour  
son antiquité, l'un des plus pittoresques en sa rudesse primitive,  
l'un des plus intéressants par les problèmes qu'il soulève.

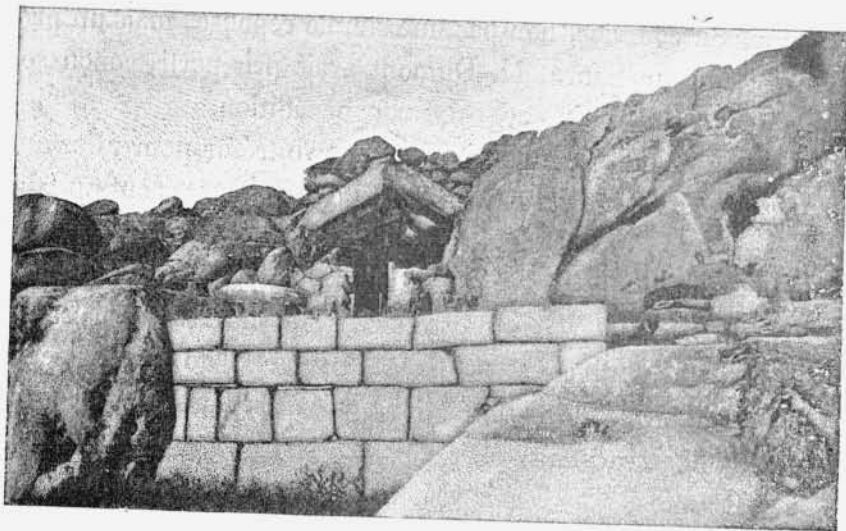


Fig. 1. — Temple-caverne du Cynthe.

Nous possédions donc sur Délos des droits anciens et toujours  
affirmés, quand un hasard et la perspicacité de M. Dumont, direc-  
teur de l'École française, nous permirent d'en prendre scientifi-  
quement possession et d'en faire la conquête définitive.

Un matin de 1876, le jour du courrier de France, je fus appelé  
chez M. Dumont, qui me demanda, sans autre entrée en matière,  
si je voulais faire des fouilles. Sans hésiter un moment — c'est en  
Grèce notre rêve à tous — j'acceptai, réservant seulement les droits  
de mes camarades plus anciens. Mais M. Dumont m'avait choisi et  
voulut me garder; sur-le-champ il annonçait à Paris le nom du  
pays à explorer et celui de l'explorateur désigné. Je ne sus qu'en-  
suite le motif de cette grande hâte. La Société centrale des archi-

lectes avait, sur la prière de M. Burnouf, ouvert une souscription pour des fouilles à exécuter en Grèce; cependant, par suite du départ de M. Burnouf, qui avait quitté la direction de l'École, les sommes réunies demeuraient sans emploi et elles allaient être rendues aux souscripteurs, quand M. Perrot, toujours dévoué à l'École, dont il a illustré les débuts, les arrêta et nous les fit offrir. Mais l'affaire ne souffrait point de relâche et l'on demandait, par retour du courrier, non pas une simple réponse, mais un programme. En une heure, M. Dumont avait pris parti, conçu son plan, choisi son terrain, organisé son expédition.

1,328 francs 25 centimes, tel était notre trésor pour aller à la découverte de toute une île; la modicité des ressources eût pu faire hésiter; mais M. Dumont n'était pas de ceux qui veulent éblouir et rêvent de faire grand; il aimait mieux forcer les crédits par le succès que les solliciter par des promesses; les œuvres lui plaisaient en raison de leur difficulté même et des efforts qu'elles exigent: faire de rien ou de peu quelque chose était son occupation favorite et l'art où il excellait.

Quant à Délos, sans l'avoir visitée lui-même, il avait pleine confiance en sa fécondité; il lui semblait impossible qu'un temple, si longtemps et si extraordinairement prospère, n'eût laissé aucun témoin de son ancienne splendeur; qu'une terre, abandonnée depuis des siècles, n'eût pas gardé, dans la paix de sa solitude, quelque chose de ses trésors. D'ailleurs, il s'en remettait à moi pour l'étude des textes et l'examen des lieux, pour le programme des travaux et la direction des fouilles. Toute responsabilité m'appartient, comme toute liberté m'a été laissée dans l'exécution; mais l'idée première, je le répète, venait de M. Dumont. En cette œuvre, comme en toutes celles de l'École, une part, une grande et la meilleure, revient de droit à celui qui fut pour nous le plus autorisé des maîtres, comme aussi le plus dévoué et le plus aimé.

Les textes des auteurs anciens, les inscriptions déjà publiées, les récits des voyageurs, toutes mes recherches confirmaient les induc-

tions de M. Dumont; un premier examen de l'île me satisfit beaucoup moins. La couche de terre était bien peu épaisse, semblait-il, pour recouvrir de nombreux monuments; un désordre inouï régnait dans l'île toute bouleversée, et les marbres cassés, brisés, émiettés comme à plaisir, présentaient un aspect lamentable et décourageant. Pourtant on avait trop trouvé, pour qu'il n'y eût pas encore beaucoup à trouver : c'est une règle, en effet, que l'abondance des découvertes est un indice de fécondité et non d'épuisement, toutes les fois qu'un champ de fouilles n'a pas été exploré avec méthode. D'ailleurs, en plus d'un endroit, des édifices décelaient leur présence sous des buttes de terre; Bondelmonte comptait les statues par centaines, comment supposer qu'aucune ne subsistait plus? Était-il croyable encore que quatre-vingts inscriptions connues formassent à elles seules toutes les archives d'un temple autrefois rempli d'offrandes et dans lequel les États étrangers aussi bien que le peuple de Délos avaient coutume de déposer les actes publics? Pourquoi, parmi tant d'objets précieux accumulés dans le sanctuaire, ne pas espérer que quelques-uns avaient été sauvés?

Telles étaient les raisons qui nous décidèrent à entreprendre les fouilles, et elles nous inspiraient les meilleures espérances. En 1877, la pioche était mise à Délos; sauf de rares intervalles, elle n'a pas cessé d'y travailler depuis. J'y ai passé, pour ma part, quatre étés consécutifs de 1877 à 1880 et deux autres en 1885 et 1888<sup>(1)</sup>, comme membre de l'École d'Athènes ou missionnaire du Ministère de l'instruction publique. Mais il s'en faut que l'œuvre me soit exclusivement personnelle; pas plus que les devanciers, les collaborateurs ne m'ont manqué. Chaque année, mes camarades plus jeunes ont continué, étendu les recherches : MM. Hauvette, en 1881; Salomon Reinach, en 1882; Pâris, en 1884; Durrbach, en 1885; Fougères, en 1886; en ce moment encore, deux Athé-

<sup>(1)</sup> Je fus, dans ce dernier voyage, accompagné par M. Demierre, architecte, chargé par la Direction des beaux-arts d'une mission à l'effet de compléter et mettre à jour les relevés d'architecture et les plans.

niens, MM. Legrand et Doublet, sont à l'ouvrage et, j'espère, à l'honneur.

Parmi les collaborateurs les plus énergiques et les plus utiles, il faut faire à M. Nénot une place à part : il a consacré quatre mois entiers au relevé du terrain et des monuments, plus d'une année aux beaux dessins qui ornent la salle des Missions dans le palais des Arts libéraux et dont j'aurai l'honneur de vous présenter tout à l'heure quelques spécimens malheureusement décolorés. Il a su mener à bien tout ensemble, et cette reconstitution archéologique et la belle création de la nouvelle Sorbonne.

A côté de ceux qui luttèrent sur le terrain, je dois mentionner aussi les auxiliaires qui, de près ou de loin, les soutenaient et leur ont permis de réussir : les directeurs de l'École française d'abord, MM. Dumont et Foucart, ceux de l'enseignement supérieur et des beaux-arts, celui du secrétariat surtout, qui préside aux missions scientifiques et qui, avec des crédits trop restreints, a su faire honneur au nom français sur tous les continents. L'Académie enfin, par ses jugements autorisés, a signalé l'importance des découvertes, attiré sur elles l'attention et les crédits; elle a, par sa bienveillance, soutenu le courage des explorateurs.

Les travaux de Délos sont donc une œuvre collective, celle de l'École, un peu celle de la France, et j'en pourrai parler en toute liberté, disant non pas *moi*, mais *nous*, et sans employer ce pluriel comme un déguisement du moi, plus haïssable que le moi lui-même.

Le programme des recherches était nettement indiqué par l'histoire de Délos : il fallait d'abord retrouver et déblayer le temple, en dégager les abords, en déterminer l'enceinte; on déborderait ensuite, s'il se pouvait, jusqu'aux établissements commerciaux, puisque sur ces deux points s'était concentrée toute la vie antique. Aussi bien, le temple et le marché devaient-ils se toucher; car les foires avaient grandi à l'ombre du sanctuaire, et le temple s'était enrichi des offrandes apportées par les marchands. Ce que l'his-

toire et le raisonnement laissaient supposer, la topographie le démontrait : il n'y a dans l'île, en effet, qu'une grande plaine propice à la célébration des fêtes et à la réunion de nombreuses assemblées; elle touche au port et elle renferme les ruines les plus considérables, entre autres celles qu'une tradition constante désignait comme le temple d'Apollon; elle confine en même temps au lac sacré et à de grands portiques, sous lesquels s'abritaient jadis les boutiques des marchands. A la surface même du sol s'offraient encore aux regards les témoins de l'activité commerciale et de la dévotion des anciens, une digue, des quais, des bassins, les piliers en granit des magasins, les colonnes en marbre des temples et des portiques, les bases des statues; çà et là, quelques inscriptions demeurées en place parlaient un langage plus clair encore.

Examiner ou du moins reconnaître la ville sainte et l'agora, telle était la première partie de l'œuvre à entreprendre, la partie essentielle; mais d'autres endroits encore sollicitaient l'attention et promettaient d'intéressants résultats. Les Grecs avaient pratiqué d'autres cultes que celui d'Apollon, autant de temples à retrouver : les étrangers, attirés dans l'île sainte par le commerce, y avaient introduit leurs dieux et élevé leurs sanctuaires; à mi-côte du Cynthe, une terrasse étroite, mais longue de plus de 100 mètres, était toute chargée de ruines, que des inscriptions permettaient d'attribuer à Sérapis, Isis, Anubis, Harpocrate et à Aphrodite, la déesse syrienne. Autour du lac sacré, de grandes architraves annonçaient d'autres monuments; aux pentes d'une colline, le théâtre montrait encore ses flancs massifs comme des tours et son immense *cavea* toute béante; dans la plaine, des ruines connues sous le nom de *Σχολεῖον* marquaient l'emplacement de l'antique gymnase. Puis, sur toute la surface de l'île, éparses ou groupées, les anciennes habitations dressaient leurs murs à demi-écroulés, mais hauts souvent de 3 et 4 mètres; la maison grecque, jusqu'ici peu étudiée, s'y offrait à nous sous les formes les plus variées; plans, aménagements intérieurs, décorations de peinture et de mosaïque, nous en

ignorions presque tout, nous en pouvions là tout apprendre. Que dis-je, une ville entière subsistait, non pas certes surprise en pleine activité par une catastrophe soudaine et à demi-vivante encore comme Pompéi, mais toute pleine encore d'intéressants débris.

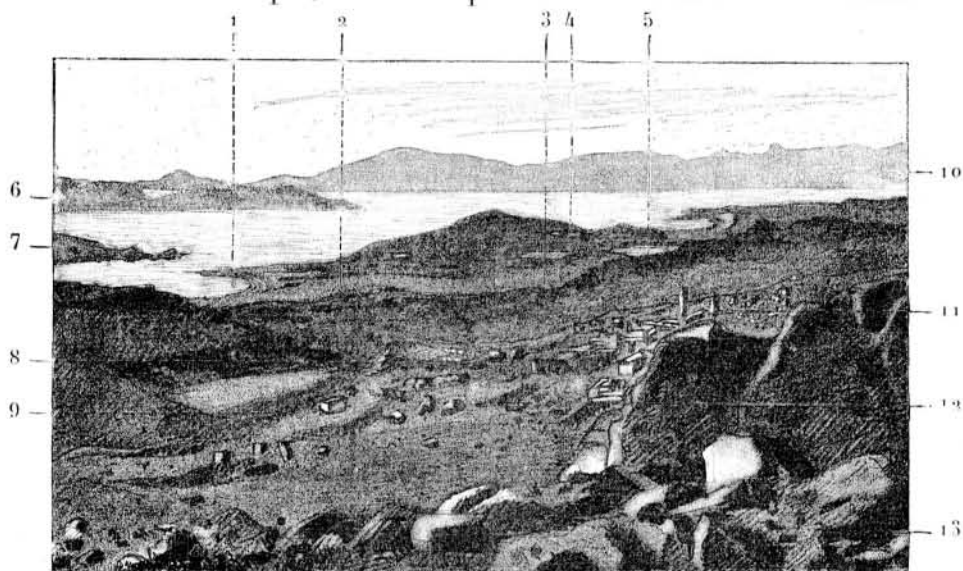


Fig. 2. — Vue de Délos prise de la caverne du Cynthe.

- |                                  |                        |                                  |
|----------------------------------|------------------------|----------------------------------|
| 1. Port sacré.                   | 6. Île de Rhénée.      | 10. Île de Tinos.                |
| 2. Temple et téménos d'Apollon.  | 7. Petit Rhematiari.   | 11. Temple d'Aphrodite syrienne. |
| 3. Portique des Italiens.        | 8. Temple des Cabires. | 12. Temple de Sérapis.           |
| 4. Sanctuaire des Posidoniastes. | 9. Vallée de l'Inopus. | 13. Grotte du Cynthe.            |
| 5. Lac sacré.                    |                        |                                  |

Nous nous sommes, mes camarades et moi, partagé le travail; il a été entamé partout et, en plus d'un endroit, complètement achevé. Si vous voulez bien vous placer avec moi sur le Cynthe (fig. 2), en avant du vieux temple retrouvé par M. Lebègue, vous pourrez prendre une idée d'ensemble de Délos, de son aspect, de ses ruines et de nos travaux.

Dire que nulle difficulté ne s'opposait à l'exécution de ce programme et que l'on n'avait pour trouver que la peine de se baisser, serait une affectation inutile et une cruelle injustice pour la persévérance et l'initiative des chercheurs.

Se loger était assez malaisé, dans une île qui est déserte durant toute l'année, sauf au temps des semailles et des moissons, où pâtres et cultivateurs n'ont pour abri temporaire que de misérables gourbis, malpropres et ouverts à tout vent. Si l'on avait connu le long avenir que l'on avait devant soi, on aurait bâti dès le premier jour, peut-être même planté; mais on se sentait toujours sans lendemain et l'on réservait ses crédits, peu abondants, à un meilleur et moins personnel usage. D'ailleurs, le *dème* de Myconos mettait à notre disposition dans Rhénée les bâtiments d'un lazaret, jusqu'à la prochaine épidémie.

La question des approvisionnements était bien aussi sujette à quelques embarras : rien à Délos et rien à Rhénée. J'avais pour voisin, dans cette île, Basilis, un myconiote, qui s'y était fixé; le brave homme possédait un jardin, des moutons, quelques poules; mais il n'était pas toujours disposé à vendre, même à bon prix. Un jour, il me refusa une poule, disant qu'elle lui faisait des œufs; et comme je demandais alors quelques œufs: « Mais les œufs, me répondit-il, font des poules », et il ferma sa porte. On vivait de conserves; pour le pain, les vivres frais, Myconos, la ville la plus proche, nous les pouvait fournir; tout eût été fort bien sans la mer, qu'il fallait traverser en barque et qui ne permit pas toujours de renouveler à temps notre stock; plus d'une fois on dut manger le pain moisi, ou bien le mendier auprès des ouvriers et des matelots. Je garde un souvenir reconnaissant (pardonnez-moi d'être si matériel) de certain filet, qui me fut offert un jour par le commandant de notre aviso *le Sané* et de quelques bouteilles que l'amiral Cremer, de la marine russe, après nous avoir reçus, M. Nénot et moi, à bord de son bâtiment, *la Svetlana*, fit, sans nous en rien dire, déposer au fond de notre barque. Ce ravitaillement luxueux nous toucha fort, je l'avoue à notre honte; n'allez pas croire pourtant que nous ayons été moins sensibles au réconfort moral que nous apportait la vue de nos couleurs, le plaisir d'apprendre des nouvelles, de parler notre langue, de rentrer pour un moment en contact avec

la patrie et le monde civilisé. Le climat était, cela vous surprendra peut-être, fort tempéré, bien que nous ayons toujours travaillé en été; nous en étions redevables aux vents étésiens qui soufflent presque sans relâche de la fin de juin au commencement de septembre. Sauf les jours de calme, fort accablants à la vérité, nous avons moins souffert de la chaleur que bien souvent dans les journées de France. Le vent, nous n'aurions eu qu'à nous en louer, si, en rafraîchissant l'air, il n'avait trop souvent soulevé les flots en tempête et déchaîné les courants; or, il fallait franchir la mer sans cesse, pour aller au travail le matin et regagner son gîte le soir, pour acheter les provisions ou embaucher les hommes, et toujours sur une frêle barque non pontée. La vague fouettait au visage, entraît dans la barque, que nous vidions à grand-peine, nous transperçait jusqu'aux os; elle m'enleva un jour mon gouvernail au large; le vent, une autre fois, brisa mon mât, et puis il nous jeta sur un roc, en grand danger de nous y briser; plus malheureux encore, un de mes camarades ne vit pas revenir la barque qu'il avait envoyée aux provisions, ni le patron ni le mousse qui la montaient.

Myconos nous servait de port d'attache, nous en tirions nos vivres frais et nos travailleurs, je ne dirai pas notre matériel, tant l'industrie y est rudimentaire. Malgré le mauvais renom de querelleurs que les Myconiotes avaient dans l'antiquité et qu'ils gardent encore, je les ai trouvés dociles et quelquefois dévoués. Sauf un essai de grève aussitôt réprimé, les travaux pendant cinq années ont continué paisiblement, sans augmentation de salaire.

Les excitations n'ont cependant pas manqué; car Myconos fut agitée en ce temps-là par des rivalités et des révolutions, dont je ne pouvais manquer de ressentir le contre-coup. En arrivant dans cette ville, je trouvai à la mairie, ou démarchie, un homme excellent qui administrait l'île ou plutôt y régnait<sup>(1)</sup>. Bon et fort à son aise, ambitieux

<sup>(1)</sup> M. Campanis, aujourd'hui notre agent consulaire à Myconos.

sans doute aussi, mais généreusement, il avait ouvert sa bourse à tous ses concitoyens et assuré à la classe rurale les bénéfices du crédit, dans un pays pauvre et arriéré. La population presque tout entière était son obligée, sa débitrice; tel était le fondement légitime et, semblait-il, solide de sa puissance. Cependant quelques citoyens s'indignaient d'être conduits par la canaille rurale, maîtresse des élections, et surtout jalousaient son patron; ils constituèrent un parti et adoptèrent la couleur rouge, symbole des idées libérales, de l'esprit de rénovation et de lumière, tandis qu'ils baptisaient du nom de *noirs* les réactionnaires ignorants. Empruntant alors à leur rival le moyen de gouvernement qui lui avait si bien réussi, mais avec des ressources infiniment supérieures, grâce à l'association des capitaux, ils conquirent la majorité. Je vis ainsi tomber celui qui avait été pour l'île un souverain, pour moi le plus affectueux des hôtes, et je passai, par la force des choses, du gouvernement dans l'opposition. J'éprouvai alors, Mesdames et Messieurs, combien la neutralité est difficile, sinon à pratiquer, du moins à faire admettre des partis animés à la lutte. On ne voulut jamais croire à la mienne et je n'en recueillis jamais tout le fruit. Par mon impartialité, j'ai, malgré tous les ménagements, contristé mon hôte plus d'une fois; j'ai longtemps irrité ceux qui persistaient à voir en moi un adversaire. Dans leur mauvaise humeur, ils troublaient l'embauchage des ouvriers, leur soufflaient l'esprit de rébellion; ils contestaient mes droits les mieux établis. Il m'a fallu des années de patience et de modération pour les convaincre de la droiture de mes intentions et de mon indifférence à leurs querelles.

Encore ma diplomatie n'a-t-elle pas tout l'honneur du succès et, sans un puissant auxiliaire, je n'oserais dire qu'elle eût triomphé des méfiances. Mais on s'avisa qu'en nouant avec moi des relations cordiales, on pouvait me recommander les ouvriers, qu'on avait l'air de dispenser mes fonds et qu'on faisait largesse aux électeurs, sans bourse délier; je n'eus plus dès lors que des amis.

Les surveillants que la loi grecque impose, fort sagement d'ail-

leurs, je m'empresse de le déclarer, à quiconque entreprend des fouilles, n'étaient pas toujours à cette époque des autorités éclairées et bienveillantes. Je parle librement de ces choses, qui sont déjà vieilles, et moins pour critiquer le passé que pour montrer les progrès accomplis en quelques années par l'administration et par l'enseignement archéologique en Grèce. Ces personnages possèdent une véritable omnipotence, exerçant la police des fouilles, en contrôlant la conduite et pouvant à leur gré les suspendre. Or, ces fonctions avaient été dévolues à un matelot sans emploi, plus ou moins cousin d'un ministre, et qui, pour avoir ramé sur quelque . . . caïque, se décorait pompeusement du nom de capitaine, brutal, autoritaire, tout gonflé de son importance et sachant tout juste lire. Je m'en délivrai sans trop de peine au premier esclandre, le ministre ayant changé. On me gratifia alors d'un autre épistate différent en tout du premier, doux, facile, accommodant, poli; avec lui tout devint non seulement aisé, mais agréable. Par malheur, la rude vie des fouilles éprouva sa santé et il dut fuir devant la fièvre. Le voyant grelotter, je le couvris d'un pardessus et payai son passage, car sa bourse était plate. Fus-je naïf? n'en croyez rien, car je devais quelque chose à sa bonne grâce, et je reçus bientôt une lettre chargée . . . de bénédictions; la reconnaissance est une monnaie assez rare pour qu'on s'en contente. Puis ce fut le tour d'un poète, ardent réformateur socialiste, qui, me trouvant froid pour ses vers et ses théories, me signifia rudement l'interdiction des fouilles, avec l'aide de la gendarmerie. Après tant de misères, j'avais droit à une compensation; je la trouvai dans la société d'un homme aimable et la collaboration d'un érudit, célèbre aujourd'hui dans l'Europe entière, M. Cavvadias, l'heureux inventeur des trésors artistiques d'Épidaure et de l'Acropole d'Athènes. Tout le monde n'a pas semblable bonne fortune; mais les surveillants grecs sont aujourd'hui sans exception bien élevés et souvent même instruits.

Maintenant que les ennuis sont passés, on regretterait presque de ne les avoir point subis : ils restent des incidents plus amusants

que tragiques; ils furent pour nous une bonne école de patience et de diplomatie; ils nous ont servi en somme, sans nuire en rien aux fouilles. Plus poignantes furent quelquefois les anxiétés causées par les nouvelles de France ou d'Europe, aggravées par les loisirs mélancoliques de la solitude et la pénible attente des trop rares courriers.

Mais que de compensations aussi dans cette vie libre, au grand air, sous le plus beau ciel, en face d'une mer éclatante, au milieu de ce cercle d'îles aux contours élégants, qui toutes éveillaient mille poétiques souvenirs. Et le meilleur encore, c'était la surexcitation constante de l'activité, vraie source de nos plaisirs, la lutte perpétuelle avec les difficultés, l'impatience fiévreuse de la chasse, et les incessantes surprises de l'inconnu, la joie de la découverte enfin, qui a si souvent couronné nos efforts!

### III

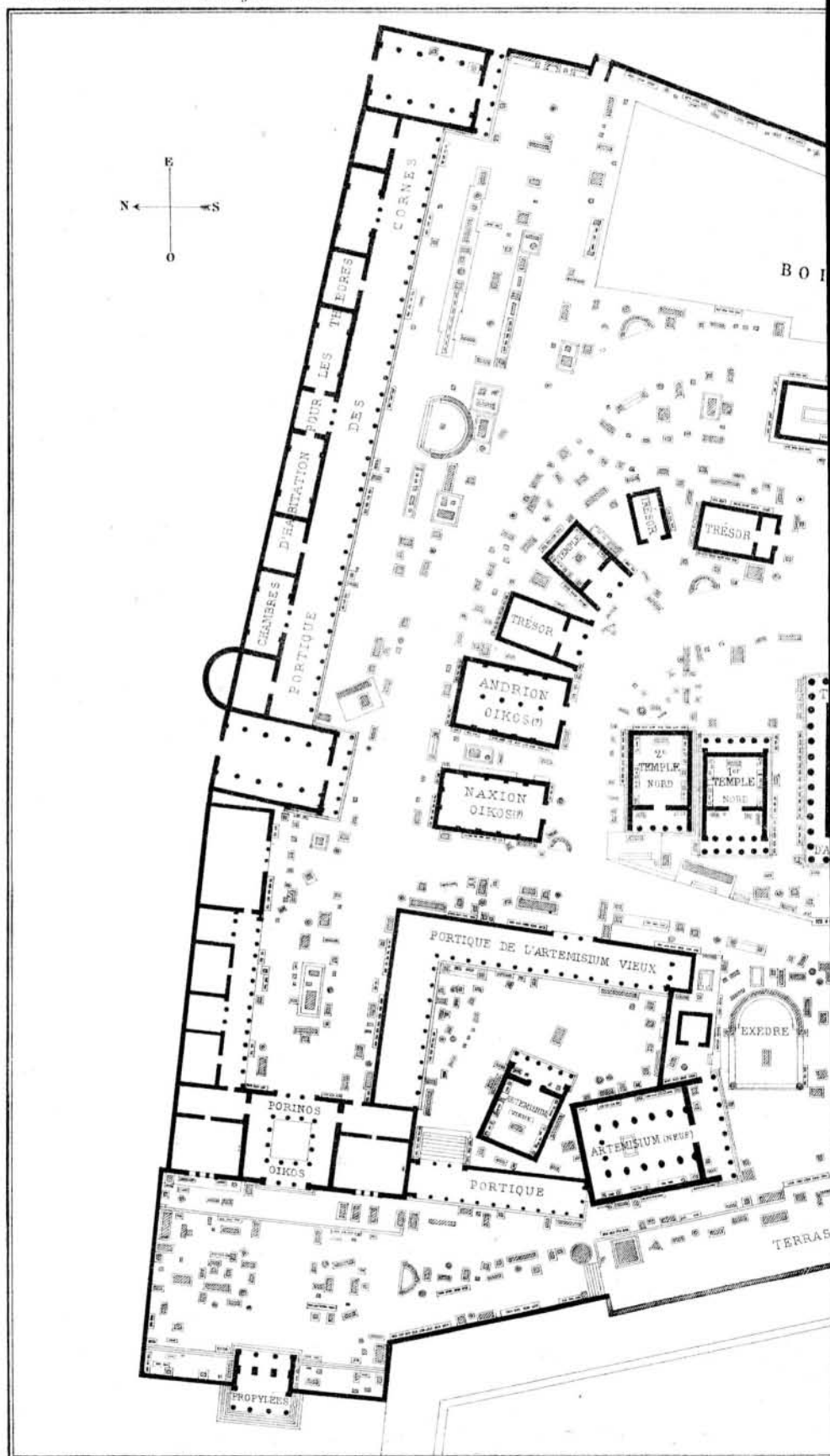
Elle n'a manqué à aucun de nous et tous ont eu leur part du succès, comme aussi des épreuves. Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, après vous avoir exposé nos efforts et nos luttes, de vous donner une idée des résultats qui en ont été le prix.

Édifices, œuvres d'art, inscriptions ont été découverts en si grand nombre, que nos meilleures espérances ont vraiment été dépassées. Tandis que les ruines exhumées mettent sous nos yeux la ville antique, rues et quais, carrefours et places, maisons privées, bureaux et magasins des grandes compagnies de commerce et de navigation, édifices publics, temples sans nombre de tous les dieux du monde oriental; tandis que le sanctuaire apollinien retrouve cette parure d'autels, d'édicules, de statues et de stèles dont il était autrefois décoré et tout rempli, des textes extrêmement variés et très étendus éclairent d'une vive lumière l'histoire de l'antiquité et, sur quelques points essentiels, ajoutent aux connaissances acquises des données nouvelles et capitales.

Je dois me borner à vous entretenir des monuments dont je puis mettre l'image sous vos yeux et suis forcé de m'enfermer dans une seule des régions explorées, celle dont M. Nénot a entrepris et achevé la restauration, l'une de celles dont j'ai dirigé moi-même le déblaiement. C'est un vif regret pour moi de faire ainsi tort à mes collaborateurs et à notre œuvre commune; je tiens du moins à dire bien haut que mon exposé ne répond qu'à une partie de nos découvertes.

Le plan que j'ai l'honneur de vous présenter embrasse (pl. I), avec le territoire sacré dépendant du temple d'Apollon, les deux sanctuaires plus petits de Dionysos et d'Artémis (*Artémisium*), entourés chacun de son enceinte propre, puis quelques-uns des portiques élevés sur les confins des saints lieux pour la commodité des fidèles et les transactions des marchands. La forme et la disposition intérieure des édifices, le tracé des voies sacrées, ne s'accusent pas sur le terrain avec la parfaite netteté qui vous frappe dans l'ingénieuse et habile restitution de M. Nénot. J'ai dû bien souvent, pour économiser mon temps et mes crédits, déterminer les lignes et les formes au moyen des seuls angles et de quelques points bien choisis, pousser des reconnaissances au lieu de dégager les soubassements en leur entier et d'enlever toutes les terres de rapport; mais, malgré cette nécessité, aucun détail n'a été abandonné au hasard des hypothèses, sauf quand la preuve matérielle avait disparu; le travail est, dans son ensemble, aussi exact, aussi vrai, que l'exécution est remarquable. Il est plus d'un point sans doute où mon interprétation différerait de celle de M. Nénot; mais ces menues critiques ne touchent en rien au fond; j'aime mieux louer cette belle œuvre sans réserve et vous en expliquer l'intérêt.

Nos architectes ont depuis longtemps étudié en Grèce des monuments isolés; serrant le détail de fort près, ils ont finement observé et rendu en artistes les plus exquises délicatesses de la forme; ils ont su saisir les plus subtiles recherches, les plus légères variations de tous les styles. Mais, jusqu'à ces dernières an-

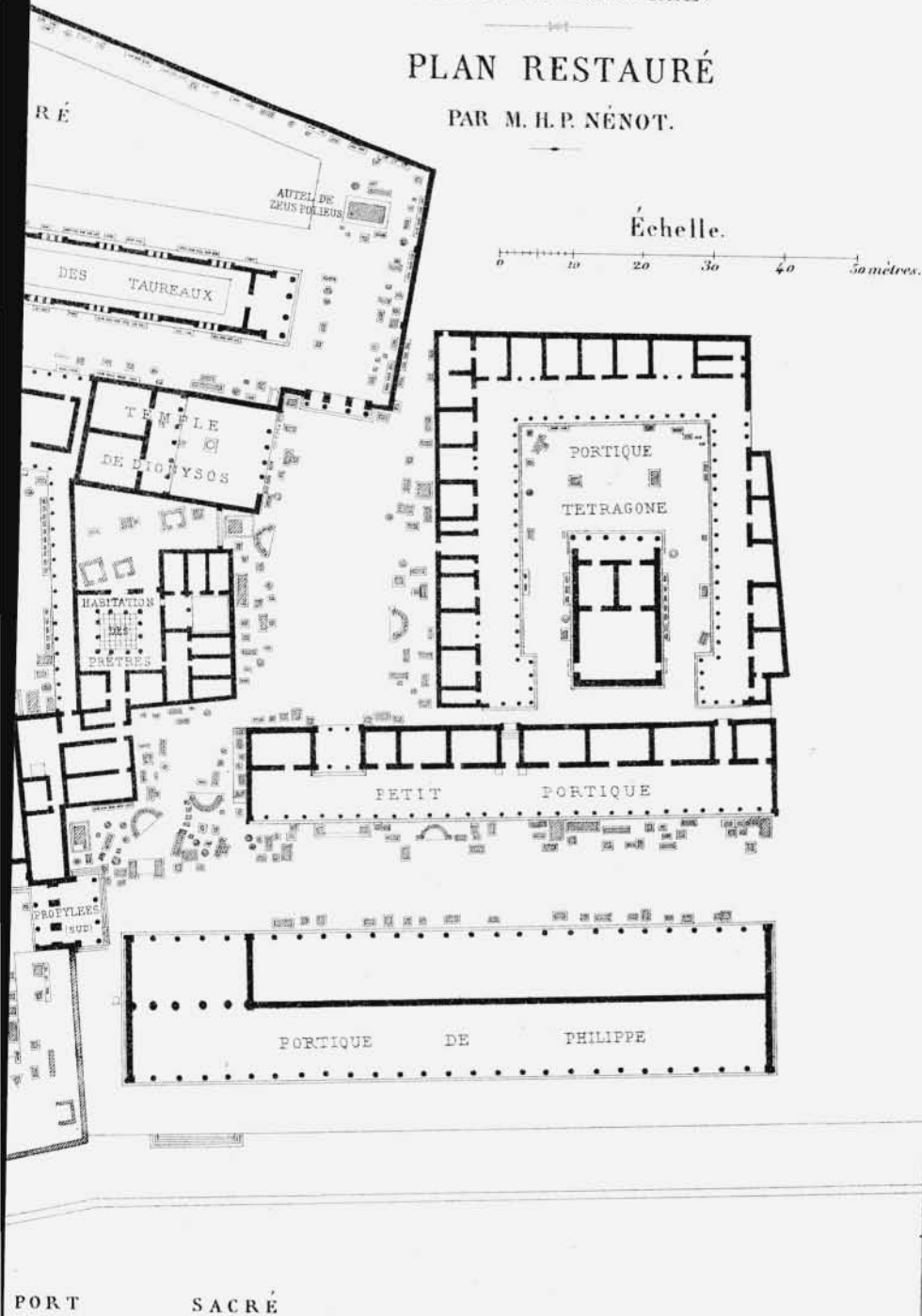


TÉMÉNOS D'APOLLON.  
FOUILLES EXÉCUTÉES AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT  
PAR M. TH. HOMOLLE.

PLAN RESTAURÉ  
PAR M. H. P. NÉNOT.

Échelle.

0 10 20 30 40 50 mètres.



nées, on n'avait pas exécuté, sauf à l'Acropole d'Athènes, de fouilles assez étendues pour permettre l'étude d'une ville, d'un quartier, d'un grand sanctuaire : Éleusis, Épidaure, Acræphia, Délos, Olympie, Pergame n'ont montré que tout récemment comment les Grecs entendaient les plans d'ensemble et savaient grouper les édifices. Ils portaient dans cette partie de l'art cette logique souple et ingénieuse de leur esprit qui se conforme à la nature et tire de cette conformité même les effets les plus pittoresques, ce sentiment d'harmonie qui évite l'équilibre monotone de la symétrie matérielle et extérieure pour combiner dans un balancement heureux, latent à force d'être naturel, la disposition variée des parties. Le même ordre enfin domine et la même liberté dans les ensembles que dans chacun des monuments en particulier. Tout se modèle sur les formes du terrain ; tout est réglé par les besoins auxquels il faut donner satisfaction et les rapports nécessaires des différentes parties les unes avec les autres.

Un large quai règne tout autour du port, où les navires venaient s'amarrer et sur lequel se développaient à l'aise les foules réunies pour les marchés et pour les fêtes. Le terrain montait lentement ; un mur d'appui et des remblais avaient transformé en terrasse cette pente insensible et molle, donnant au temple du même coup, et l'enceinte fermée, dont un sanctuaire ne saurait se passer, et la plus magnifique des parures, grâce aux œuvres d'art dont cette *terrasse* était couverte. Élevées ainsi au-dessus du rivage, elles apparaissaient de loin aux yeux des voyageurs ; elles les entouraient de tous côtés, dès qu'ils mettaient le pied sur le sol sacré ; elles leur inspiraient d'avance la plus haute idée des merveilles qui les attendaient dans le sanctuaire. La continuation de la pente avait permis d'asseoir sur une seconde terrasse le *temple d'Apollon*, qui dominait ainsi majestueusement, par la hauteur de son soubassement comme par l'ampleur relative de ses proportions, tous les édifices voisins. Tout auprès, une *statue colossale* et dont la hauteur atteignait presque le faite de l'édifice offrait à tous les dévots d'Apollon,

qu'ils descendissent à terre ou passassent au large, l'image de leur dieu et appelait leurs hommages. Sur le rivage même, un double portique (*P. de Philippe*), long de 100 mètres, s'ouvre de plain-pied à tout venant; là, sans peine, les marchandises, au sortir même des bateaux qui les apportaient, pouvaient être exposées à couvert; chacun y étalait ses échantillons sous les yeux de tout le monde qu'attiraient en ces lieux les affaires, la dévotion ou le plaisir de la promenade. C'est ce que les anciens appelaient un  $\Delta\epsilon\tilde{\iota}\gamma\mu\alpha$ , et l'on en trouvait un dans tous les grands ports; celui de Délos était un don du roi Philippe V de Macédoine. Par une ingénieuse disposition, l'extrémité nord du portique, attenante à l'enceinte sacrée, forme comme un pylône, qui mène directement les pèlerins aux propylées du temple. Deux autres portiques s'élèvent en arrière, l'un allongé parallèlement à celui de Philippe (*Petit Portique*), l'autre, disposé autour d'une large cour, au milieu de laquelle s'élève un temple d'Aphrodite et d'Hermès (*Portique Tétragone*); là sont les boutiques des marchands, les tables des changeurs, les bureaux des banquiers, les agences des compagnies. De larges places, de belles rues permettent de circuler à tout ce monde affairé; les unes et les autres mènent aussi d'ailleurs aux portes du sanctuaire.

Entrez-y, Messieurs, et vous serez frappés de la même entente des plans, arrangés à la fois pour la commodité et pour l'effet. Franchissez les *Propylées du sud*, et vous vous trouverez sur une large esplanade, où les statues, les autels, les exèdres, les stèles gravées se pressent; ils semblent, ces monuments, semés au hasard et par la fantaisie; ils vous indiqueront cependant votre route vers le temple d'Apollon ou celui d'Artémis, et, tout en jouissant du spectacle de ces mille œuvres d'art, derrière lesquelles vous voyez scintiller la mer et s'élever les collines de Rhénée et les côtes plus effacées de Syra, vous arriverez sûrement. Passez devant le temple d'Apollon, longez les deux autres temples voisins, la route tourne alors, et, au milieu d'édifices qui forment au temple d'Apollon comme une ceinture, vous arriverez sur une autre place, devant

l'entrée même du temple. Ne dirait-on pas Délos, au milieu du chœur des Cyclades, dont elle reçoit les hommages? Peut-être, en effet, ce cercle de monuments rappelait-il aux anciens la répartition géographique des îles semées tout autour de Délos; car plusieurs de ces édifices semblent avoir été les *Trésors* des insulaires.

Sur cette place, on célébrait les sacrifices solennels; les chœurs y exécutaient la danse antique du *γέρanos*, autour de ce fameux autel des Cornes qu'Apollon lui-même avait élevé en son enfance. Cette précieuse relique était enfermée dans cette chapelle carrée, que précèdent une sorte de pylône et une longue galerie étroite, et où l'on accédait par une porte singulière, entre deux pilastres surmontés de taureaux agenouillés, bizarre construction, sans pareille dans l'art grec et qui semble inspirée par des modèles asiatiques (*Sanctuaire des Taureaux*). Voilà le saint des saints, le centre du sanctuaire, le cœur même de la cité; aussi de tous côtés les voies y aboutissent, pour amener les adorateurs, portes monumentales au nord et au sud, et porte secondaire du côté de l'est.

Mais achevons la visite de l'enceinte et, toujours entourés de statues et d'offrandes, tournons au nord du *Κεράτιος βωμός* et suivons les longues galeries de ce portique (*Portique des Cornes*) dont les deux extrémités se retournent et font saillie comme des ailes. Une rue large et très ornée nous conduira jusqu'au bout du sanctuaire, vers l'enceinte consacrée à Artémis et vers un édifice construit de tuf, composé de deux grandes salles contiguës à une cour péristyle (*Πώριος οἶκος*). Le portique lui-même mérite notre attention, et les triglyphes au milieu desquels se relève une tête de taureau nous reporteront de nouveau vers les civilisations orientales. Quant aux ailes, elles jouent le rôle de propylées et, percées de larges baies, elles mettent en communication le temple d'Apollon avec d'autres édifices sacrés, avec d'autres saints lieux, le lac surtout, le lac témoin de la naissance d'Apollon et d'Artémis.

Remarquez maintenant, je vous en prie, comme tout cet agencement est clair et varié, commode et imprévu; comme ce réseau

de routes est bien distribué et favorable en ses détours au bel ordre des processions et au plaisir des perspectives changeantes; comme ces monuments orientés en tous sens se présentent en même temps sous des angles divers et des aspects amusants; comme le plan enfin est une œuvre, à la fois, et de raison et d'art ingénieux.

Le développement des portiques n'a rien qui doive vous étonner; comme nous voyons encore aujourd'hui la Panaghia de Tinos héberger ses adorateurs, ainsi jadis Apollon donnait aux siens la nuit un gîte et le jour un abri. C'est aussi sous des portiques attenants à son temple qu'Esculape descendait visiter les malades et leur apportait la guérison avec le réconfort de sa vue.

L'ordre dorique domine dans ces constructions, mais il nous y apparaît sous des formes très variées; ici, archaïque et massif, avec des architraves énormes, des chapiteaux évasés et raplatis; ailleurs, ferme, vigoureux, sévère encore dans son élégance, assez voisin du type d'Égine; puis élancé, avec des colonnes minces, largement espacées, un chapiteau peu saillant, à l'échine presque droite, un entablement léger. Nous suivons ainsi les développements de ce style, et nous pouvons apprécier la souplesse avec laquelle on avait su l'accommoder ou à la gravité de l'architecture religieuse ou à la commodité de l'architecture civile. Je ne parle que pour mémoire de ces combinaisons originales, qui ont été signalées plus haut, des formes doriques avec des figures animales.

Par un singulier hasard, les monuments ioniques, moins nombreux, ont aussi beaucoup plus souffert. Quelques-uns étaient fort anciens et, détruits de bonne heure, ils ont prêté leurs débris, en qualité de matériaux, à des constructions postérieures; d'autres, qui étaient de dates plus récentes, ont si complètement disparu, que les morceaux subsistants semblent tout à fait isolés et ne peuvent être rattachés à rien. Tant les habitants de Myconos, de Tinos et de Paros même ont exploité comme une carrière les monuments antiques et exporté soigneusement pour leurs églises, leurs couvents et leurs maisons, toutes les pièces de marbre utilisables!

Je ne serais pas éloigné de croire, à en juger par certains fragments, à observer l'antiquité et la fréquence des rapports de l'Asie avec Délos, que l'architecture ionique y eût précédé l'autre; mais il faut nous borner aux faits rigoureusement constatés et nous contenter des débris que nous possédons. Tels quels, ils présentent encore un réel intérêt scientifique, et une série bien graduée de chapiteaux nous offre comme une histoire résumée du style ionique.

Le premier, le plus simple (fig. 3), date de la fin du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle ou du début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> (1) : le fût en est lisse et très mince; le chapiteau, d'une épaisseur égale au diamètre du fût, est par contre très al-

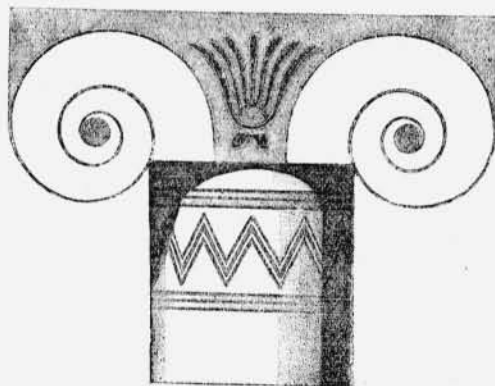


Fig. 3. — Chapiteau ionique d'une base de statue.

longé et forme sur les côtés une forte saillie; uni, compact et carré, il ne porte pas une moulure, il ne se contourne pas en volute, mais s'arrondit simplement à la partie inférieure. Des lignes tracées à la pointe et relevées par la couleur figurent des enroulements divergents, qui étaient séparés l'un de l'autre par un motif peint en forme de palmette. On dirait d'une pièce de bois emboîtée sur le fût, pour présenter à l'architrave un plus large support et en assurer l'assiette; cette pièce était carrée d'abord, avec une

(1) La colonne surmontée de ce curieux chapiteau ne faisait pas partie d'un édifice; elle servait de base à une statue, suivant un usage très fréquent à l'époque archaïque et dont les découvertes de l'Acropole d'Athènes donnent de nombreux exemples; cf. p. 34.

échanerure pour l'encastrement du fût; puis on en arrondit les contours, en abattant les angles inférieurs, et la courbe ainsi obtenue devint le point de départ d'un ornement peint qui relie l'une à l'autre par une décoration commune les deux parties assemblées. Ne trouverions-nous pas là, pour le dire en passant, l'origine du chapiteau ionique, dont on a cherché partout le prototype en Égypte, en Orient, dans les cornes des animaux ou les pousses de certaines plantes! On a déjà proposé cette hypothèse, mais je ne crois pas qu'on puisse l'appuyer d'un argument plus démonstratif et d'une preuve plus palpable que le chapiteau de Délos. Dans des

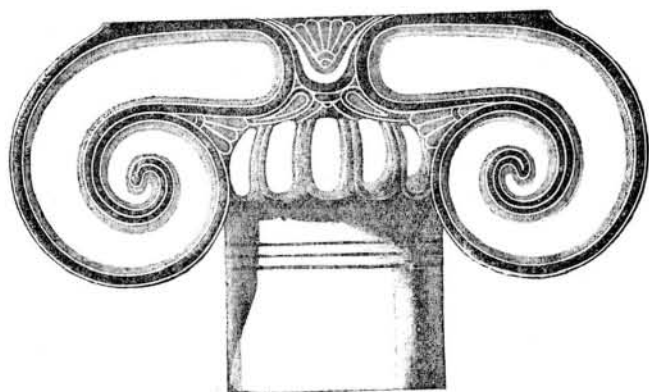


Fig. 4. — Chapiteau ionique trouvé dans l'Artémisium.

spécimens plus récents (fig. 4 et 5), le chapiteau s'allège, il s'infléchit en lignes onduleuses; il s'orne de motifs élégants, d'abord peints, puis sculptés; il réunit l'une à l'autre par un souple bandeau les deux volutes primitivement isolées, et sépare l'abaque de la volute avec laquelle autrefois il faisait corps. Le fût, dans la suite, prend plus de force et de solidité, mais en même temps il regagne par les cannelures et les jeux de lumière qu'elles multiplient ce qu'il avait perdu en légèreté. De changements en changements, nous arrivons aux recherches précieuses du chapiteau de l'Érechtheion, ou à la maigreur du chapiteau gréco-romain et asiatique.

Si, après avoir pris connaissance du plan et considéré quelques détails de l'architecture, vous souhaitez de voir se relever sous vos yeux tous les antiques monuments et leur merveilleux entourage, M. Nénot encore satisfera votre désir <sup>(1)</sup> : voici le temple d'Apollon, ceux de Latone et d'Artémis, les Propylées et les portiques; voici le peuple des statues qui remplissaient l'enceinte.

Ces statues, images des dieux ou des mortels, abondaient surtout le long des voies sacrées; elles étaient, en quelques endroits, rapprochées et serrées comme les tombes dans un cimetière. L'art seul n'avait pas présidé à leur répartition, car, souvent, elles se

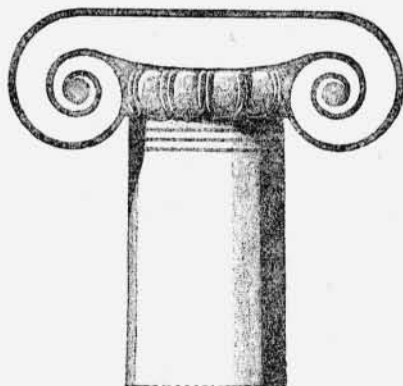


Fig. 5. — Chapiteau ionique trouvé près des Propylées.

masquent l'une l'autre et se font tort mutuellement; cette surabondance laisse supposer qu'il y avait des places plus recherchées que d'autres et tenues pour plus honorables. C'étaient tout simplement les endroits les plus fréquentés et où l'on était assuré d'être vu, *ἐπιφανέστατος τόπος*, comme s'expriment les inscriptions grecques.

Le même intérêt historique, qui fait le prix des séries de monuments que nous venons d'examiner ensemble, vous le retrouverez, Mesdames et Messieurs, dans les sculptures que je vous

<sup>(1)</sup> Ce dessin n'a pu être réduit à cause de ses énormes dimensions et de l'infinité des détails.

demande la permission d'exposer maintenant devant vous. Elles appartiennent aux époques les plus diverses, depuis le vi<sup>e</sup> siècle au moins avant Jésus-Christ jusqu'au i<sup>er</sup>, depuis les origines mêmes de la statuaire grecque jusqu'à ces dernières transformations qui annoncent, préparent et constituent l'art romain.

Les découvertes capitales qui ont été faites à Délos ont porté, comme à l'Acropole d'Athènes, sur l'art achaïque, l'art des *primitifs*; elles commencent avec les ébauches naïves d'une main presque barbare encore, pour finir avec les œuvres d'artistes qui ont déjà le sentiment et possèdent déjà plus qu'à demi le secret de la perfection. Veuillez accorder à ces essais un peu de votre attention, de votre indulgence et de votre estime; ne vous laissez pas rebuter par leurs défauts, ne les méprisez pas pour leur rudesse; mais plutôt sachez découvrir leurs qualités, et, mesurant la distance qui sépare les plus grossiers des purs chefs-d'œuvre, soyez reconnaissants aux ouvriers malhabiles encore, mais consciencieux, qui ont inventé les procédés, créé les types et qui, par un effort continu de deux cents années, jour à jour, sans défaillance, observant la nature, élevant leur idéal, perfectionnant le métier, toujours inquiets du mieux, respectueux de la tradition tout ensemble et affamés de nouveauté, ont préparé les voies à Phidias et l'ont mis en état d'exercer librement son génie.

Sans doute, on reconnaît à peine la main d'un Grec dans cette figure rigide et plate (fig. 6), qui ressemble à un madrier arrondi sur les bords, aminci vers le milieu, accosté, en guise de bras, de deux rondins rapportés. Tête, torse et jambes ont presque l'air de pyramides tronquées, qu'on aurait placées l'une sur l'autre. Mais ayons égard à l'antiquité de l'œuvre, à l'inexpérience de l'auteur, aux ravages du temps aussi. Sept siècles et huit peut-être avant Jésus-Christ, c'est un âge quasi-assyrien, et M. Brunn, l'éminent archéologue de Munich, a eu l'idée fort juste de comparer cette statue avec les rares œuvres de ronde bosse que nous ont laissées les artistes de Ninive. Bien que l'une soit un début, les autres au

contraire des œuvres de pleine maturité, les ressemblances sont frappantes, et M. Brunn ne craint pas d'affirmer que le sens des proportions est déjà plus juste chez le primitif inexpérimenté que chez les praticiens exercés de l'Assyrie. Mais, en détaillant les mérites de ce *magot*, je craindrais de paraître soutenir une gageure; je

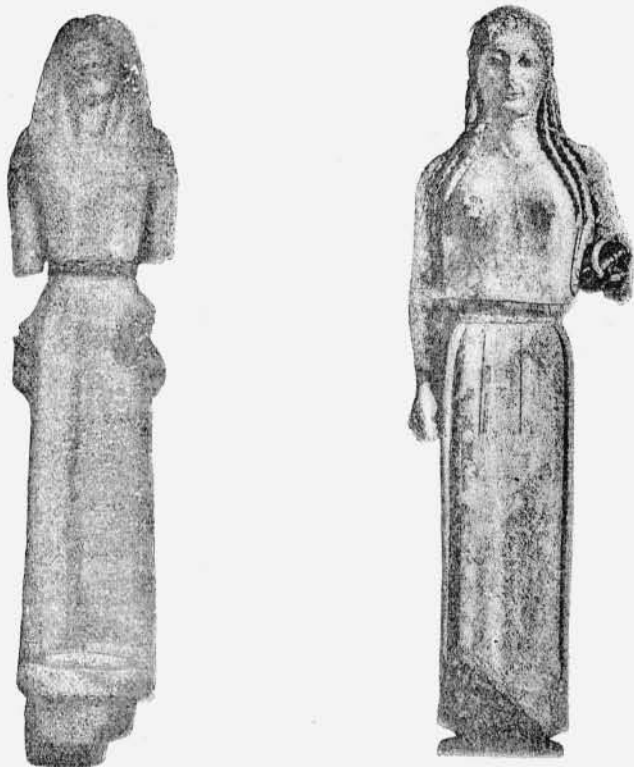


Fig. 6. — Statue de Délos en forme de *xoanon*.      Fig. 7. — Statue de l'Acropole d'Athènes.

vous ferai mieux comprendre la supériorité des Grecs, en vous montrant par une figure de l'Acropole (fig. 7), vraie sœur de la nôtre, mais une sœur plus jeune, gracieuse et coquette, comment chez eux un type s'affine et se transforme, sans que la conception première soit altérée.

Une autre statue athénienne (fig. 8) nous aidera à reconnaître et à interpréter un second morceau presque informe aujourd'hui,

qui représentait une femme debout, drapée dans un long vêtement collant; le bras droit pendait le long du corps; le gauche était ramené en travers de la poitrine (fig. 9). De la première image à celle-ci, que de progrès déjà : la forme commence à se dessiner sous l'étoffe qui la couvre, l'attitude se complique par des oppositions de mouvement; la vie apparaît avec la pensée! Encore un



Fig. 8. — Statue trouvée sur l'Acropole d'Athènes.



Fig. 9. — Statue de Délos.

peu et, pour motiver la pose de ce bras qui tombe sans raison, un esprit plus réfléchi empruntera à la nature le geste élégant et simple de la main qui relève et soutient la traîne de la robe.

Cependant un changement de la mode offrit bientôt aux artistes plus exercés des modèles nouveaux et plus gracieux : aux vêtements de laine de l'ancien temps, raides et étriqués, on avait substitué les tuniques de lin, au tissu onduleux et frisant, souples et demi-transparentes, si propices à la coquetterie, et les amples manteaux

aux longs plis symétriques, dans lesquels on se drape tour à tour avec tant de grâce et de majesté, dont l'élégance a toujours quelque gravité, et dont la gravité est toujours élégante. Vous verrez ici (fig. 10) l'un de ces ajustements; la fantaisie féminine et celle des artistes en avaient inventé mille autres. Allez voir aux portes de



Fig. 10. — Statue de femme  
trouvée à Délos.

l'exposition hellénique les statues que l'Acropole vient, après deux mille ans, de rendre à la lumière dans toute la fraîcheur de leur jeunesse, avec tout l'éclat de leurs couleurs, et vous apprécierez mieux encore la science et l'adresse d'un ciseau qui n'avait, pour ainsi dire, plus rien à apprendre. Les bras s'écartent du corps, l'un s'avance tenant un attribut, et l'autre, gracieusement arrondi, relève la robe avec afféterie; les pieds aussi se sont déliés, ils marchent ou sont prêts à marcher; le visage s'anime et sourit de ce rire énigmatique que les *primitifs* grecs donnaient à leurs figures.

Toutes ces statues se tiennent entre elles par d'indissolubles liens; elles dérivent toutes de la primitive idole, et, si nous voulions en prendre la peine, nous pourrions les rattacher l'une à l'autre par une série ininterrompue d'intermédiaires; sans une lacune, sans un saut, sans un heurt, on y verrait le progrès s'annoncer, s'essayer et s'accomplir. L'art grec procède à la façon de la nature elle-même, par une évolution graduelle, lente et continue.

Cet art, en son inexpérience, sait d'ailleurs être hardi et l'esprit d'invention marche de pair avec le respect des traditions; jugez-en par cette figure (fig. 11), où l'artiste s'est proposé témérairement le difficile problème de représenter le mouvement le plus rapide,

sous sa forme la plus fugitive et la moins matérielle : le vol. Deux paires d'ailes sont attachées aux épaules, en avant et en arrière, et d'autres encore aux chevilles; les jambes, largement écartées, donnent l'idée d'une course précipitée; un bras repose sur la hanche; l'autre, levé en avant, portait un attribut, ou concourait à accélérer la marche. Les pieds ne touchent pas la plinthe, à laquelle adhère seulement un pan de la robe flottante; la figure n'a pas d'autre soutien et, par cet artifice, elle semble comme isolée en plein air. Un autre raffinement de l'artiste avait consisté à diminuer la base, à amincir le support de la statue; en la plaçant sur un chapiteau que porte un fût très élancé, il travaillait encore à la détacher du sol.



Fig. 11. — Statue ailée d'Archerinos.

Cette hardiesse avait frappé les Grecs et l'on s'était transmis le nom du sculpteur qui, le premier, avait donné des ailes à la Victoire et l'avait représentée dans son vol. Il s'appelait Archerinos de Chios; or, tel est précisément l'artiste qui avait signé la statue de Délos; son nom se lit encore sur la dédicace que nous avons retrouvée.

Nous connaissons ainsi la date et l'auteur de l'œuvre, et nous pouvons constater quel était l'avancement de l'art grec vers 600 avant Jésus-Christ, cinquante ans environ avant Pisistrate.

Oubliez maintenant les gaucheries de l'exécution, ne vous attachez qu'à la pose et vous reconnaîtrez dans cette ébauche le prototype à peine modifié, dans les données générales, le schème en quelque sorte des chefs-d'œuvre d'Olympie et de Samothrace, de

la victoire de Pæonios et de celle qui, rapportée par M. Champoiseau dans notre musée du Louvre, balance la gloire de la Vénus de Milo et lui dispute la palme de la beauté.

Mais quittons l'archaïsme et passons au v<sup>e</sup> siècle; si les archéologues aiment les œuvres primitives, ce n'est pas en blasés, lassés de la perfection, c'est en curieux qui veulent suivre et comprendre la genèse des chefs-d'œuvre.

Tout un ensemble de figures représentent l'art de l'époque classique; brisées, hélas! comme tout ce qui reste sur le sol impitoyablement saccagé de Délos, elles gardent pourtant, en leur mutilation, quelque chose de leur charme et laissent deviner leur beauté première.

Six figures, qui se répartissent en deux groupes, représentaient deux scènes d'enlèvement, celui d'Orithye par Borée (fig. 12) et celui de Céphalos par l'Aurore.

Ailés tous deux, les ravisseurs touchent à peine le sol, ou même semblent s'en détacher, emportant sans effort dans leur élan rapide l'objet de leur passion. Regardez ce torse vigoureux, ce n'est pas celui d'un homme qui soulève avec peine un fardeau, mais bien celui d'un dieu, dont la force toute puissante soumet tout à sa volonté. Il faudrait pouvoir mettre le groupe de profil pour montrer avec quelle hardiesse les figures sont projetées en avant aux limites extrêmes de l'équilibre et par quel lien ténu elles sont rattachées à leur étroite base. Lorsqu'elles se voyaient de loin, au sommet du temple, baignées dans l'air, et que la base elle-même disparaissait à moitié cachée derrière la corniche du fronton, ne devaient-elles pas ressembler vraiment à des êtres aériens?

D'autres figures, placées en acrotères aux deux angles du tympan, représentaient les comparses, témoins du rapt, qui manifestaient par leurs gestes leur indignation et leur émoi. C'est là encore une grande nouveauté. De tout temps, les Grecs avaient décoré les acrotères d'ornements ou de figures, de palmettes, de vases, de griffons, de lions ou de victoires, mais c'étaient là des motifs isolés

et sans rapport les uns avec les autres. Ici, au contraire, des différentes parties de la décoration on a formé un ensemble et composé une scène.

Nous pourrions, Mesdames et Messieurs, suivant les progrès du temps, observer dans d'autres œuvres les changements de l'art.



Fig. 12. — Enlèvement de la nymphe Orithye par Borée.

Plusieurs têtes nous offriraient, par exemple, de bons spécimens de la sculpture du IV<sup>e</sup> siècle. Dans ces visages tourmentés ou mélancoliques, vous reconnaîtrez sans peine le goût des artistes d'alors, de Scopas et de ses rivaux, si curieux de rendre l'expression des sentiments et de traduire les passions humaines. Mais il faut se hâter et brûler les étapes.

Arrivons donc à la dernière et regardons un moment trois figures

de la fin du <sup>iii</sup> siècle ou du commencement du <sup>iv</sup> siècle. Dans ce guerrier blessé (fig. 13) qui se défend contre un cavalier, quelques morceaux sont traités de main de maître, l'habileté est consommée, le métier poussé fort loin; mais on ne peut se défendre d'une certaine impression de lourdeur et de brutalité. La draperie de cette statue (fig. 15) est charmante d'arrangement et de sou-

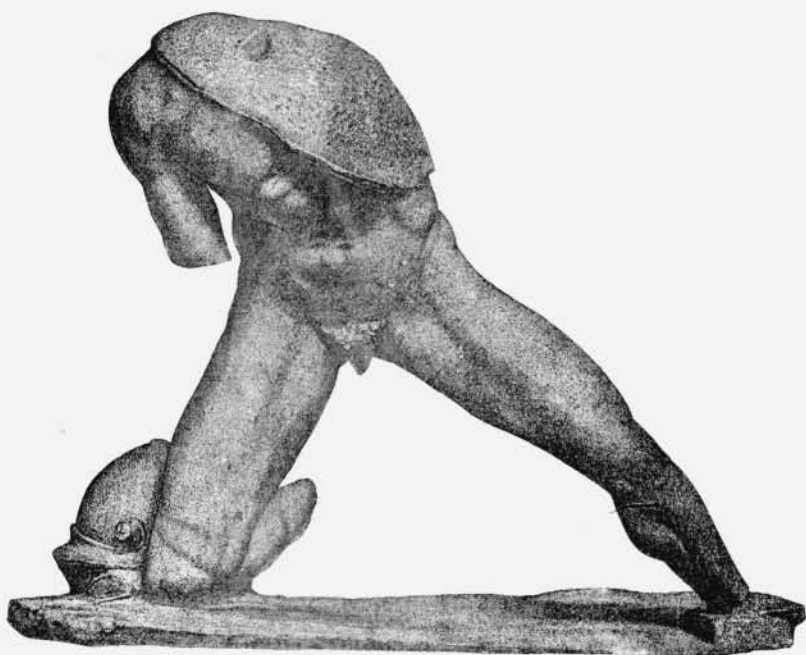


Fig. 13. — Gae Ebor combattant par Agasias d'Ép. sc.

plesse; mais le corps, trop allongé, n'est guère plaisant à l'œil. Le grand personnage, qui paraît haranguer et dont la pose rappelle celle de l'Hermès d'Olympie, est d'une bonne facture, mais de formes un peu molles et rondes (fig. 14). Le vice commun et incurable de toutes ces œuvres consiste dans leur banalité; ainsi en est-il de toutes celles où la science du praticien remplace l'inspiration de l'artiste. Par la facture, par la date, déjà nous touchons à l'art romain.

Il me reste à peine le temps de dire un mot des découvertes épigraphiques, partie essentielle pourtant de notre œuvre, la plus considérable sans doute et la plus neuve. Les inscriptions sont en effet au nombre d'un millier environ ; quelques-unes ont des dimen-



Fig. 14. — Statue de G. Ofellius par Polyclès et Timarchidès.

sions et une étendue tout à fait insolites, 300 à 600 lignes de petit texte ; beaucoup sont aussi curieuses que longues, et des fragments même ont souvent un grand prix.

Mais j'ai déjà abusé de votre patience et je craindrais de tomber dans des détails techniques trop minutieux, ou de m'engager dans

des considérations historiques qui lasseraient votre attention. Qu'il me suffise de dire que les textes se divisent en inventaires des temples et comptes de l'administration sacrée — c'est le plus fort contingent; — en décrets rendus par le peuple et le sénat déliens, ou déposés à Délos par des peuples étrangers; en dédicaces, en catalogues et en contrats. Quelques remarques très simples et fort courtes vous indiqueront le parti qu'on en peut tirer pour la connaissance de l'antiquité.



Fig. 15. — Statue de femme drapée.

Les inventaires et les comptes nous donnent des sanctuaires antiques une idée singulièrement plus précise et plus juste que ne peuvent faire les écrivains anciens. Les temples ne sont pas seulement des lieux où l'on prie et où l'on sacrifie; ce sont aussi et plutôt encore des trésors où les offrandes s'accumulent de siècle en siècle, véritables musées de la dévotion, de l'art et de l'industrie. Autour d'eux s'étendent des domaines, s'élèvent des maisons, qui sont donnés à ferme ou à loyer. Le produit que l'on tire de la location de ces immeubles, la part réservée aux dieux dans certains impôts publics et dans les amendes, d'autres revenus encore, s'ajoutant aux redevances

perçues pour la célébration des sacrifices et la consultation des oracles, aux libéralités faites par les fidèles, forment les éléments d'une fortune mobilière souvent considérable. Comme ces capitaux suffisent et au delà à l'entretien des édifices sacrés et aux besoins du culte, d'ailleurs défrayés par le peuple, des sommes très importantes restent chaque année disponibles, qui sont placées à intérêt, et ainsi la richesse engendre la richesse. Les offrandes re-

présentent en outre une forte encaisse métallique; puis les particuliers, les États même mettent à l'abri dans les lieux saints leurs fonds de réserve, sous la protection inviolable des dieux. Par là les temples deviennent tout naturellement des établissements financiers; ils tiennent la place de banques de dépôt et d'institutions de crédit; ils sont dans le monde antique des puissances temporelles en même temps que spirituelles. Quiconque ne se pénètre pas de cette idée ne comprendra qu'imparfaitement le rôle joué en Grèce par un sanctuaire, comme celui de Délos ou de Delphes.

Les écrivains anciens formeront toujours le fonds solide, indispensable de nos connaissances historiques; mais ils n'ont pas tout dit; ils se sont quelquefois trompés; leurs ouvrages ont été souvent altérés et ne sont pas toujours parvenus jusqu'à nous; c'est l'avantage de l'épigraphie de combler les lacunes et de rectifier les erreurs des documents littéraires. Les Athéniens avaient mis la main sur Délos, en constituant la ligue maritime de 476; ils y demeurèrent, même après la translation à Athènes du trésor des alliés, dont la garde avait d'abord justifié leur occupation; mais qu'était devenue l'île sainte en 404, après la ruine d'Athènes? Les textes étaient muets; nous savons aujourd'hui que Sparte délivra Délos et la prit sous sa protection; qu'elle lui rendit la libre jouissance de ses temples et le libre culte de ses dieux, en les lui garantissant par un traité en forme; que les offrandes de Lysandre et de ses concitoyens remplacèrent dans les temples celles des archithéores et du peuple d'Athènes.

L'histoire des temps macédoniens est particulièrement obscure, et nous ne savons rien du rôle joué par les insulaires de la mer Égée dans les conflits de la Macédoine, de l'Égypte et de la Syrie. Nous voyons aujourd'hui clairement que l'ancienne association amphictyonique se reforma autour de Délos, après la mort d'Alexandre, sous le nom nouveau de *κοινὸν τῶν νησιωτῶν*, et nous suivons les destinées de cette ligue pendant un siècle et demi.

Tous les souverains recherchent son alliance et chacun d'eux la protège à son tour, jusqu'au moment où, dans la décadence des monarchies orientales, Rhodes en prend le commandement, pour le céder bientôt à Rome.

Tite-Live et Polybe se contredisaient sur la date du rétablissement des Athéniens dans l'île de Délos par le Sénat romain; les inscriptions tranchent le différend en faveur de Polybe, et les listes des archontes indigènes montrent que l'indépendance nationale se prolongea jusqu'en 166.

Les auteurs ne nous instruisent guère sur l'organisation administrative des États anciens; ils n'ont pas songé à nous conserver des détails qui leur étaient trop familiers et leur paraissaient secondaires; sans les scholiastes et les lexicographes, notre ignorance serait à peu près complète. Mieux valent encore les inscriptions, qui mettent sous nos yeux les pièces mêmes de l'administration et les actes des magistrats.

Les faits économiques entre tous nous échappent; sur ce point aussi, les inscriptions de Délos nous apportent les renseignements les plus variés, les plus précis et les plus abondants.

Mais je m'arrête de crainte d'en trop dire; car la matière est infinie. Je vous remercie, Mesdames et Messieurs, de l'obligeante attention avec laquelle vous avez bien voulu m'écouter et ne vous demande plus que quelques minutes pour conclure.

#### IV

Bien que j'aie parlé beaucoup et sans doute trop longtemps, je n'ai qu'effleuré mon sujet; je voudrais espérer néanmoins, pour tous ceux qui ont pris part au travail, que je vous ai mis à même d'en apprécier l'importance. Mes vœux seraient comblés si vous vouliez reconnaître que l'œuvre, dont ils ont été les agents dévoués, fait quelque honneur à l'École française d'Athènes. Pour nos peines, elles sont depuis longtemps oubliées; elles ont été mille

fois payées d'ailleurs, et par les découvertes accomplies sur le terrain et par celles que chaque jour encore nous réservent les documents que nous interprétons.

Nous avons été servis par la fortune, qui voudrait le nier? et nous rendons justice au hasard qui, dans les fouilles, est un grand maître, comme en mille autres choses. Il me revient à ce propos une anecdote qui vous intéressera, j'espère, et que je vous dirai, si vous le voulez bien. En 1876, M. Dumont reçut à Athènes M. Hirschfeld, qui dirigeait alors les fouilles d'Olympie, et la conversation tomba naturellement sur ce sujet plein d'actualité et d'intérêt. Les résultats n'avaient pas répondu encore à toutes les espérances, malgré les ressources inouïes dont disposait l'expédition, et les premiers débuts ne ressemblaient guère au coup d'éclat de Blouet, il fallait bien l'avouer. « Vous, Français, s'écria M. Hirschfeld, en y faisant allusion, vous avez toujours de la chance! » Le mot était cruel en ce temps et dans une telle bouche; mais il avait été dit, j'en suis convaincu, sans malveillance et plutôt comme un hommage, auquel se mêlait quelque envie. Les archéologues, nos rivaux, sont trop justes pour ne pas reconnaître que nous savons gagner, solliciter, contraindre la fortune par le travail et l'intelligence. La chance de Blouet était méritée; la nôtre aussi le fut, je crois pouvoir le dire, et le succès était bien dû au tact divinatoire de celui qui a inspiré les recherches, à la ténacité de ceux qui les ont conduites, au dévouement unanime et persévérant de tous ceux qui, au Ministère de l'instruction publique ou dans l'Académie, qui, à l'École d'Athènes, à la légation de France<sup>(1)</sup>, au consulat de Syra<sup>(2)</sup>, se sont faits les auxiliaires bénévoles et désintéressés de l'entreprise. Nous n'avons point eu de collaborateurs plus généreux que ceux-là, car ils nous ont aidés sachant bien que leur rôle, capital pourtant, resterait effacé et que leur concours demeurerait anonyme. C'est pour nous un devoir et un plaisir de leur exprimer ici toute notre

(1) MM. Tissot, de Mouy et de Montholon.

(2) MM. Challet et Carteron.

reconnaissance, à laquelle, je n'en doute pas, vous voudrez joindre la vôtre.

Nous avons fait beaucoup et nous avons fait de peu. Nous n'avons guère dépensé que 50,000 francs, tout compris; cependant quelques critiques, qui ne sont point Français, veulent bien comparer nos fouilles à celles d'Olympie et, sur certains points, en épigraphie par exemple, nous donner l'avantage. Nous acceptons l'éloge, mais à condition de déclarer à notre tour que nos voisins ont sur nous, à d'autres égards, une incontestable supériorité.

Ne croyez pas d'ailleurs que Délos ait épuisé les efforts de l'École et les crédits habilement ménagés de son budget. Je ne veux point parler de son long et glorieux passé, ni rappeler les noms des Beulé, des Heuzey, des Perrot, des Dumont, des Foucart et des Rayet; je me borne aux découvertes accomplies en ces dernières années, tandis que se poursuivaient celles mêmes de Délos : Myrina, Mantinée, Acræphiæ, Élatée, Tégée et enfin Delphes, où les fouilles inaugurées au nom de la France seront, je l'espère, bientôt achevées par la France. Cependant on ne cessait de parcourir chaque année toutes les régions de la Grèce, en particulier celles qui, plus récemment ouvertes, ont été moins explorées, les îles de la mer Égée et du littoral asiatique, l'Asie Mineure, source inépuisable d'inscriptions. Deux fois dans le même temps, nous avons, sur l'Acropole d'Athènes, commencé des travaux, au lieu même où, depuis, tant de merveilles ont jailli, et, si Dieu l'eût voulu, ou plutôt M. Eustratiadis, qui nous arrêta par deux fois, nous aurions partagé avec la Grèce l'honneur de ces admirables découvertes.

Si j'insiste, Mesdames et Messieurs, ce n'est pas par vanité d'Athénien; j'aime l'École, et n'en fais pas mystère, mais j'aime surtout en elle notre pays qu'elle représente au loin. Or, il n'est pas indifférent que cette représentation soit excellente ou médiocre : nous avons les raisons les plus puissantes de garder notre place dans la recherche scientifique, de nous la faire aussi large,

aussi belle que possible; l'honneur est en ce point d'accord avec nos intérêts.

Les Grecs nous ont témoigné, dans la mauvaise fortune comme dans la bonne, une fidélité bien touchante et bien rare; ils possèdent au plus haut degré ce sentiment d'honneur qui fait que l'on s'obstine à rendre le bien que l'on a reçu, ils l'appellent *φιλοτιμία* : c'est pour nous sans doute une garantie dans l'avenir, comme ç'a été parfois une consolation dans le passé. Sans doute aussi, il existe entre eux et nous bien des sympathies de caractère, d'humeur et de goûts littéraires, qui ne sont pas près de disparaître, mais qu'il faut prendre garde de ne pas laisser diminuer.

Or, ce qui a créé entre eux et nous, ce qui resserrera les liens de l'amitié, c'est la passion pour la Grèce antique. Les Grecs partagent leur âme entre le passé, toute leur gloire, et l'avenir, toute leur espérance; s'il reste quelque chose, ils le donnent au présent. Nous les avons aidés jadis à réaliser une partie de leur rêve, mais les nécessités de la politique ne nous permettent ni de le satisfaire jusqu'au bout ni peut-être de le partager complètement. Pour l'antiquité, au contraire, même enthousiasme nous anime, une égale admiration rapproche et unit nos cœurs; entre eux et nous il doit y avoir collaboration, camaraderie, confraternité dans la recherche scientifique.

L'École n'a pas failli à cette tâche, elle n'y faillira pas; elle suffit avec ses ressources à la besogne journalière, mais elle doit, pour conserver son rang et celui de la France, tenter quelquefois davantage, et il faut qu'on lui en donne les moyens. De quelque entreprise qu'on la veuille charger, elle saura la conduire avec économie, courage, intelligence, et, sans vain bruit, mais sans défaillance, elle ajoutera, pour le plus grand profit de notre pays, un succès nouveau à tous ses succès d'autrefois. L'or que l'on confie au sol de la Grèce n'y demeure pas enfoui; il produit comme une moisson de découvertes et de sympathies.

Ceux qui travaillent là-bas ont le sentiment de servir à la fois

et la science et la patrie; c'est leur réconfort et leur fierté. On n'échappe pas toujours, dans les études d'antiquité, à un certain scepticisme amer, en se sentant si loin de notre monde et de notre temps, si inutile, pour tout dire, à ses semblables. Il ne faut pas laisser pénétrer ces pensées décourageantes chez les jeunes et ardentes générations d'Athéniens; pour s'en défendre et conserver leur foi, il faut qu'ils soient et qu'ils se sachent en état d'agir et armés pour la lutte scientifique, capables de soutenir le bon combat pour la France, dignement toujours, et le plus souvent possible avec éclat.